

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr. ; — Six mois, 13 fr. ; — Trois mois, 7 fr. ; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr. broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 20 ANNÉES FORME 40 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

21^e Année. N^o 1048 — 12 Mai 1877

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE
Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la
poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en
timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas
des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. E. HUBERT.



LA GUERRE. — Constantinople. — Batterie de canons de montagne quittant la grande caserne d'artillerie, à Péra.
Chargement de canons de siège. — (Dessin de M. Férat, d'après le croquis de M. Ananian.)

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron — Nos Gravures : La Guerre; — *Le Roi de Lahore*; — Le nouveau Tunnel du Mans; — M. le général Forgeot; — Le Monument commémoratif de Lunéville. — Les Dieux qu'on brise, par Albert Delpit. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — Salon de 1877, par Olivier Merson. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Béatrix (nouvelle), par Charles Joliet. — Récréations de la Famille, par P.-L.-B. Sabel. — Bibliographie. — Solutions d'Échecs et de Rébus.

GRAVURES : Batterie de canon de montagne quittant la grande caserne d'artillerie, à Péra. — *Le Roi de Lahore*, à l'Opéra. — Un Enterrement de soldat russe. — Type de cosaque de la garde impériale. — *Saint Sébastien et l'Empereur Maximien Hercule* (tableau). — Cantonnement de Kalarash, entre Kischeneff et Karnechtii. — Le général d'artillerie Forgeot. — Monument récemment inauguré à Lunéville. — La Esmeralda et Fleur-de-Lys. Echecs et Rébus.

COURRIER DE PARIS

ON ne s'en est guère douté jusqu'à présent, grâce à la bise implacable qui n'a cessé de siffler en l'honneur de la lune rousse, et pourtant nous voici au milieu de mai. Dans un mois, les jours que nous n'avons pas encore eu le temps de voir grandir se mettront à diminuer; dans un mois, l'année prendra sa marche accélérée vers l'automne et l'hiver.

Savez-vous bien que c'est une atroce mystification que de prétendre, comme le font les géographes, que nous jouissons d'un climat tempéré! Faites le calcul: neuf mois insupportables à force d'être capricieux, neuf mois de bourrasques, d'averses, de gelées, d'humidité, puis trois mois tout au plus de belle saison, dont la beauté consiste à nous infliger une série d'intolérables chaleurs coupées par des orages extravagants.

Voilà, à dire le vrai, dans quel milieu nous vivons. Et pourtant cela n'empêche pas la vie de s'enfuir à toute vitesse, semblable au train express qu'on a à peine le temps de voir passer.

Mais aussi, il faut bien le constater, on se trompe singulièrement dans les calculs que l'on fait sur la durée de cette vie-là.

On dit :

— J'ai quarante ans... il est mort à cinquante ans... elle entre dans sa vingt-cinquième année.

Quel leurre! Défalquez-moi donc un peu de ce total-là toutes les non-valeurs, et vous verrez ce qui restera. Enlevez de l'addition tout le temps qui n'a vraiment pas été vécu, le sommeil d'abord, puis toutes les inutilités, toutes les souffrances, toutes les corvées; les heures que l'on a gaspillées dans l'attente, celles qu'on a été forcé de consacrer aux cérémonies obligatoires, celles qu'on a dépensées par bribes dans les intervalles des actes sérieux ou agréables, comme on fume pendant les entr'actes un bout de cigarette sans même en sentir le goût; celles qui ont été absorbées par le formulaire des politesses banales, celles qui ont été neutralisées par la grippe, les courbatures, les purgations et le reste; celles qu'on a perdues en chemin de fer en soupirant après le moment de l'arrivée; celles qui ont été dévorées par les nécessités d'un labeur acharné; celles qui ont été accaparées par la toilette, par le coiffeur, par le dentiste, par le pédicure...

Ces déductions faites, recommencez le calcul, et vous verrez que, tout bien compté, un homme de soixante ans n'a pas vécu beaucoup plus de soixante mois, ce que j'appelle vivre, c'est-à-dire en pouvant déguster, au lieu d'engloutir.

Étonnez-vous donc après cela qu'on soit toujours stupéfait quand on se retourne pour regarder le chemin parcouru, et qu'on s'écrie, comme je le faisais en commençant :

— Eh quoi! le printemps n'a pas paru encore que déjà on entrevoit le déclin des jours!

Le plus simple, en somme, est d'en prendre son parti et de chercher à donner un attrait à la nécessité.

C'est ce que fait Victor Hugo, qui va chanter la vieillesse après avoir célébré la jeunesse souriante. Après-demain paraîtra le nouveau volume du poète illustre, intitulé : *l'Art d'être grand-père*.

Il faut avoir vu Victor Hugo dans son intérieur pour savoir avec quels raffinements il pratique cet art-là! Ils sont si charmants les deux bébés à qui va être dédiée l'œuvre du maître! Petite Jeanne et petit Georges, je ne sais ce que l'avenir vous réserve à tous deux, mais votre enfance aura d'ineffaçables souvenirs, et vous serez, dès votre berceau, entrés dans la postérité, grâce au génie de celui qui vous va immortaliser.

Victor Hugo, dans les *Chants du crépuscule*, avait écrit :

Car les cœurs de lion sont les vrais cœurs de père.

Il a donné l'exemple après avoir formulé la règle. C'est bien la réalisation aussi de ces vers exquis :

Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille...

Vous savez le reste.

Aussitôt que petite Jeanne et petit Georges font leur entrée, tout est en émoi dans la maison du poète. Les graves conversations engagées entre les convives illustres qu'il reçoit à sa table s'arrêtent pour faire honneur au babillage exquis de ces bambins privilégiés.

Beaux tous deux d'une beauté différente, ils conquièrent le plus indifférent.

Petit Georges, c'est la mélancolie. Ses grands yeux noirs semblent regarder déjà par delà les jeux enfantins et poursuivre à travers une vague rêverie je ne sais quelles pensées au-dessus de son âge.

Petite Jeanne, c'est l'espièglerie charmante et mutine. Elle a à chaque instant des réparties à enrichir le répertoire de dix chroniqueurs.

Une fois même, on lui a, à la fin du mois, cérémonieusement remis un paquet cacheté avec soin. Que contenait le paquet? Les *droits d'auteur* de Mademoiselle, dont les mots avaient été imprimés tout vifs.

Oh! oui, vous la reverrez toujours par le souvenir, mes mignons, cette maison où vous avez tant de fois, autour de la table, fait la quête aux baisers, cette maison où vous avez inspiré au poète cet *Art d'être grand-père* qui sera dans toutes les mains tout à l'heure.

Car il est exquis, ce livre dont il nous a été donné d'entendre des fragments, et l'heure même à laquelle il paraît lui donnera, par le contraste, plus d'accent encore.

Le hasard a de ces enseignements.

Victor Hugo n'a pas choisi son moment, puisque *l'Art d'être grand-père* est annoncé depuis un an pour cette date.

Ce sont les événements qui ont voulu que cette œuvre de douce tendresse et d'intimes épanchements parût à l'instant même où vont commencer là-bas les grandes boucheries humaines.

Cette voix qui dit les joies du foyer, qui prêche l'amour des enfants, donnera la réplique au canon, qui prêche la haine et décime les hommes.

Ne vous semble-t-il pas que cela rend ceci plus odieux et que la sanglante bêtise de la guerre apparaîtra plus hideuse, grâce à ce parallèle imprévu?

Chacun prend ses émotions où il les trouve.

Les sportsmen sont tout au prochain derby.

Qui gagnera le prix du Jockey-Club? Qui gagnera le grand prix de Paris?

On assure que la France est à peu près certaine de sortir, cette année, victorieuse du tournoi international où l'on est jusqu'ici manche à manche.

Et les paris de s'enflammer.

Qui veut *Fontainebleau*?... Je donne *Jongleur*... Je prends *Chamant*...

Ce *Chamant*, qui a remporté les *Deux mille guinées* en Angleterre, a donné lieu à une métaphore dont la hardiesse mérite d'être citée.

Un journal, parlant de cette victoire, disait l'autre jour :

« *Chamant est le lion du jour.* »

Un cheval qui est un lion... Comment ne montre-t-on pas ce phénomène dans une baraque?

Heureux seront, en vérité, nos descendants!

Ils trouveront toutes faites les besognes pour lesquelles il nous a fallu de patientes et minutieuses recherches.

Lorsque, par exemple, on voudra se renseigner sur les mœurs théâtrales de notre temps, il suffira d'ouvrir une collection des journaux qui racontent au soir le soir l'histoire de nos salles de spectacle.

Pour le passé, au contraire, il faut qu'un érudit accumule efforts sur efforts, investigations sur investigations, avant de parvenir à reconstruire seulement une soirée d'autrefois.

C'est ce qu'a fait, avec un succès mérité, notre confrère Henri Lavoix dans son opuscule intitulé *la Première représentation du Misanthrope*.

Curieux, bien curieux travail de reconstitution!

On croirait qu'on lit le compte rendu d'un *Mon-sieur de l'orchestre* du temps. Tout y est : énumération des artistes, physionomie du public, citation des personnages marquants avec un coup de plume pour accentuer chaque physionomie.

C'est complet.

Et tandis que je feuilletais ces pages trop courtes, je songeais à une boutade de Théophile Gautier déplorant la monotonie de nos premières représentations et pestant contre les insupportables redites que lui imposaient ses fonctions de critique.

C'était entre amis; on fumait après avoir gaiement dîné.

Gautier s'échauffait à mesure qu'il parlait.

Et, emporté par son *humour* fantaisiste :

— Si du moins, fit-il, on voulait adopter une proposition que j'ai depuis longtemps l'intention de formuler.

— Laquelle? demandâmes-nous tout d'une voix.

— Voici... Vous n'êtes pas sans avoir remarqué comme moi que nos premières représentations ne sont que de sempiternels recommencements. Mêmes visages, mêmes toilettes, avec les insignifiantes et le plus souvent odieuses variantes que la mode y apporte.

— En effet...

— Eh bien, moi j'ai trouvé le moyen de donner de l'imprévu et du piquant à ces banales cérémonies.

C'est à qui assistera aux premières... Qu'on mérite au moins cette faveur en se conformant à une condition de rigueur que je poserai à tout assistant et à tous assistants... Cette condition, ce serait de revêtir pour la circonstance le costume du pays et de l'époque où se passerait l'action de la pièce qui devrait être représentée... Voyez-vous d'ici quels pittoresques résultats? Voyez-vous toutes les femmes travesties aujourd'hui en Russes, le lendemain accommodées dans le style Louis XV, le surlendemain à l'indienne... et ainsi de suite... A la bonne heure, au moins il y aurait plaisir et non corvée pour les malheureux feuilletonistes.

— Mais quel vestiaire il leur faudrait! objecta une voix.

— Et quels appointements! murmura avec une grimace Gautier, qui venait de retomber du haut de son rêve en pleine réalité.

Poudre aux yeux! poudre aux yeux!

Pauvres petits filous qui opérez avec des bottes éculées et une casquette grasseuse, vous êtes des gâte-métier.

Aujourd'hui, l'on a changé tout cela.

Le vol intelligent roule carrosse. Demandez plutôt aux échos de la Bourse. Là, c'est de tradition.

Mais on a étendu le procédé.

Vous avez lu dans les journaux l'aventure de ce haut personnage de l'Amérique du Sud qui s'en allait en pompeux équipage commettre des vols chez les bijoutiers et dans les magasins de nouveautés.

L'appareil imposant et somptueux dont il s'entourait avait produit son inévitable effet.

On n'osait pas accuser, pas même soupçonner un couple aussi solennellement véhiculé et orné de titres si ronflants.

On a fini par mettre cependant la main au collet de Son Excellence le filou.

Un commissaire de police eut, dans une occasion analogue, un bien joli mot d'une naïveté inconsciente.

Il s'agissait d'un individu qui se donnait pour grand d'Espagne — il l'était peut-être — et qui passait en police correctionnelle pour une série de vols bien qualifiés.

Le commissaire en question figurait parmi les témoins.

Et commençant sa déposition avec gravité :

— Le jour où j'eus l'honneur d'arrêter monsieur...

Les questions de chiffres jouent depuis quelque temps un rôle important dans l'art.

Tous les jours on voit citer avec ostentation les prix auxquels ont été vendus tel et tel tableau.

C'est d'un chiffre aussi que nous allons parler; mais, à l'encontre de ce qui se produisit dernièrement, ce que nous voulons faire valoir, c'est sa modicité.

Tous ceux qui ont mis le pied au Salon ont vu et admiré la magnifique toile de Jules Breton, intitulée *la Glaneuse*. Cette toile vient d'être achetée huit mille francs par le Musée du Luxembourg. Huit mille francs! c'est une bagatelle par le temps qui court et pour une œuvre de cette importance. Aussi serez-vous sans doute étonnés. Mais votre étonnement fera place à un autre sentiment lorsque vous saurez que Jules Breton a bel et bien refusé de vendre ce même tableau vingt-cinq mille francs à un Anglais, refus uniquement motivé par le patriotique désir de voir rester dans un musée français cette peinture, qui sera une des plus considérables de son œuvre.

La modestie de Jules Breton aurait à coup sûr tenu secrète cette abnégation. Mais le chroniqueur doit tout savoir et n'est pas astreint à la même discrétion. Aussi félicitons-nous sincèrement l'artiste en le remerciant au nom de tous.

Ses confrères, nous n'en doutons pas, se souviendront lorsqu'il s'agira l'an prochain de nommer le jury, dans les rangs duquel on a été fort surpris de ne pas voir figurer Jules Breton cette année.

D'aucuns avaient prétendu, paraît-il, qu'il déclina ce mandat, ce qui a empêché son élection.

Erreur à réparer en 1878.

Grand émoi chez nos couturières, nos modistes, etc.

Cette maudite guerre d'Orient a son contre-coup jusque-là. Un contre-coup, par ma foi, fort rude, car pour une seule maison que nous pourrions citer, l'interruption des relations avec Constantinople représente une perte sèche de deux cent cinquante mille francs par mois.

Vous savez la cause de cette interruption?

Un arrêté de la police interdit désormais aux femmes turques de se vêtir à l'europpéenne. C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux. On vient même de créer là-bas un corps spécial d'agents de police qui a pour mission de *filer* les coquettes dont l'audace s'aviserait d'enfreindre cet auguste règlement. Leur nom et leur adresse seront pris aussitôt, et leur famille rendue responsable de l'amende encourue.

Singulière intervention de l'autorité que celle-là! Il y aurait à écrire un chapitre humoristique intitulé : « De l'influence des jupons sur le patriotisme. »

Voyez-vous d'ici les sergents de ville turcs arrêtant les passantes et leur demandant :

— Que portez-vous dans ce paquet?

— Ce sont des chaussures.

— Quelles chaussures? Ont-elles la forme officielle? Montrez-nous-les...

— Voici.

— Par Allah! il nous semble que ces talons-là ont quelque chose d'europpéen!

— Mais...

— Nous n'en sommes pas sûrs; venez vous expliquer avec nous chez le cadî.

Voilà pourtant comment le comique se mêle perpétuellement aux drames les plus terribles, et comment la guerre, à côté de ses misères, a ses ridicules.

Nous fera-t-on décidément une loi contre le duel? *Sub judice lis est.*

Le projet de M. Hérold, qui veut frapper d'une forte amende les duellistes, n'est pas le premier de ce genre. On en proposa un analogue sous Louis-Philippe.

Il donna même lieu à une scène de la plus burlesque fantaisie.

Pétras Borel, le célèbre original qu'on avait surnommé le Lycanthrope, s'était pris de querelle avec un autre excentrique presque aussi toqué que lui.

On alla sur le terrain.

Là, gravement, les témoins, d'accord avec les deux adversaires, plantèrent en terre, avant que les fers fussent croisés, deux poteaux à chaque bout du terrain. Sur ces poteaux, on lisait :

« MM. les gendarmes sont priés de ne pas nous déranger. Voici nos noms, nos prénoms et nos adresses. Ils trouveront, en outre, au pied du premier arbre à gauche, le montant de l'amende que nous encourageons pour le cas où la loi actuellement en discussion serait votée. »

Les gendarmes arrivèrent en effet, mais ils eurent l'indélicatesse de ne tenir aucun compte de l'écrêteau. L'aventure s'ébruita. On en rit beaucoup, et ce fut une des raisons qui firent avorter le projet de répression.

Les Expositions se suivent en ne se ressemblant que par la bonne intention des organisateurs, mais avec des fortunes diverses.

Après l'œuvre de Fromentin, l'œuvre de Diaz.

Il faut avouer que le goût et la vogue ont d'étranges retours en notre pays. Je relisais hier un compte rendu du Salon datant de 1847 et signé par un des princes de la critique d'alors. Diaz y était traité de la belle façon, allez! Il faut voir sur quel ton indigné le critique protestait contre les tentatives révolutionnaires de cet intrus qui se permettait de fouler aux pieds les grandes traditions du paysage classique.

Le signataire, qui appartenait à l'Académie des Beaux-Arts, s'il vous plaît, continuait sur le ton de l'imprécation pendant trois pages.

Et voilà qu'aujourd'hui c'est dans le palais des Beaux-Arts même et, par conséquent, sous le patronage le plus officiel, qu'a lieu l'exposition des œuvres posthumes de celui qu'on honnissait jadis. J'aime à me représenter par la pensée l'époque — heureusement assez lointaine pour que je ne la voie pas — où MM. les impressionnistes seront à leur tour devenus de gros personnages dont on réunira les tableaux après leur mort. Je me figure le même palais des Beaux-Arts recevant l'exposition posthume de M. Manet, par exemple.

Et les journaux du temps diront de nous, qui avons méconnu ces sublimes novateurs, que nous n'étions que de prétentieuses ganaches.

Ne riez pas de cette hypothèse. Dans notre belle France, c'est l'in vraisemblable qui finit toujours par devenir le vrai. Les variations de température de l'enthousiasme sont si brusques, qu'il devient impossible au thermomètre de les suivre. L'admiré de la veille est le bafoué du lendemain. Le temple de la gloire ressemble à ces bars américains dont la mode s'implante peu à peu. On n'y consomme plus que debout, pour céder bien vite la place à un autre arrivant.

La preuve de ce que j'avance m'est fournie par le passage à Paris d'un homme dont l'arrivée mettait autrefois tout Paris en remue-ménage et dont nul ne s'occupe aujourd'hui. Cet homme, c'est Home, l'ex-médium.

Je dis *ex*, parce que ce sorcier en retraite ne pratique plus guère.

Semblable aux vieux généraux qui, après avoir quitté le harnais de guerre, s'occupent d'écrire le récit de leurs batailles ou des ouvrages de tactique militaire, Home, dit-on, prépare un traité sur la magie dans tous les âges et à tous les prix.

Ce livre-là pourrait prendre pour titre : *Histoire générale de la sottise humaine.*

Si M. Home fait un dénombrement très-complet, je vous assure que ce sera humiliant pour notre dignité.

En a-t-elle assez vu de ces charlatans en tous genres, exploitant notre amour du merveilleux!

En ont-ils joué de cette corde toujours vibrante!

Il y a en nous un besoin d'être trompés. Alors même que nous avons conscience que nous sommes le jouet d'un truc, nous y prenons encore plaisir?

Les trucs qui étonnent, comme, par exemple, le *Tour du Japon*, inauguré par Brunnet ces jours-ci, sont, d'ailleurs, amusants, rien qu'amusants.

Mais les trucs qui prennent le public pour un idiot, c'est autre chose. Et le traité de M. Home en passera diantrement en revue de ceux-là!

Malheureusement pour lui et heureusement pour le bon sens, il est survenu, dans ces derniers temps, pas mal d'épisodes qui n'ont guère fait monter les actions du surnaturel. L'histoire des photographies spiritées entre autres. Je me permets donc de douter que le traité de l'ancien médium parvienne à raviver ce genre de foi qui s'éteint et dont le besoin, d'ailleurs, ne se fait nullement sentir.

Tous les journaux ont raconté avec une douloureuse émotion la catastrophe qui est venue contrister la fête que donnait le *Club alpin* pour célébrer la reprise des séances d'été.

Un de ses membres les plus importants, en voulant faire une petite ascension préliminaire, s'est tué sur le coup.

Nous déplorons vivement un pareil malheur; mais, en même temps, nous persistons plus que jamais dans l'opinion que ce sont là des dangers inutilement courus et qu'il y a plutôt lieu de décourager que de stimuler les imitateurs.

La vie humaine n'a que trop d'occasions, à notre époque, de se sacrifier avec honneur. La plupart des ascensions faites par les amateurs de ce genre d'exercice n'ont aucun résultat pratiquement sérieux et ne donnent guère que des satisfactions d'amour-propre à ceux qui les entreprennent.

Leur but n'est pas de monter, mais d'être redescendus.

Difficulté et utilité ne sont pas synonymes.

C'est Roqueplan qui disait :

— On trouve souvent des gens qui racontent une ascension sans l'avoir faite, mais ce qu'on ne trouvera jamais, c'est un homme qui fasse une ascension sans la raconter.

Le Salon continue à être le but des pèlerinages mondains.

On s'y rencontre presque comme à un rendez-vous quotidien de causerie.

Certaines salles surtout sont particulièrement fréquentées par les flâneurs. Les peintres abondent, les curieux aussi et les curieuses.

Tout n'est pas rose, prétend le titre d'un remarquable et remarqué volume de poésies que vient de publier M. G. de Porto-Riche.

Ce titre-là a tort au Salon, et la plupart des visiteuses s'efforcent, à grand renfort de cosmétiques, de lui infliger un démenti souriant.

Les peintures vivantes à côté des peintures immobiles.

Parmi les premières, on voyait, avant-hier, deux demi-mondaines, d'une maturité avancée, qui, sous prétexte de regarder les tableaux, étaient venues pour semer d'inutiles œillades et d'impuissantes mi-nauderies.

Et comme elles passaient, un de nos confrères poussant le coude de de Neuville, qui justement se trouvait là :

— Voyez donc!... les *Dernières cartouches*.

Scène de mœurs sur nature.

L'agonisant est dans la pièce voisine.

Il a fait demander un notaire.

L'officier ministériel s'est rendu à l'appel, et il vient de confectionner un testament bien et dûment parafé.

Après quoi il sort de la chambre du malade.

Dans la pièce voisine, il trouve sa femme qui fond en larmes et sanglote en proie au désespoir.

Le bon notaire s'approche.

Et plein d'une paternelle onction :

— Du calme, chère madame, voyons, du calme... *Maintenant il peut mourir!*



LE MANS. — Les travaux du tunnel du Mans, reliant la nouvelle ville à l'ancienne. — (Dessin de M. Derooy)



LA GUERRE. — Cantonnement de Kalarash, entre Kischeneff et Kornehti, bords du Pruth. — (Dessin de M. Scott, d'après le croquis de M. P. Kauffmann.)



LA GUERRE. — Un enterrement de soldat russe. — (Dessin de M. G. Janet, d'après le croquis de M. P. Kaufmann.)

NOS GRAVURES

LA GUERRE

EN Europe peu d'événements importants, cette semaine. Le mouvement des Russes s'accroît en amont du Danube, malgré des pluies torrentielles et des inondations. Les Russes continuent à dresser des batteries à mesure sur les bords du fleuve, et placent des torpilles pour détruire l'effet des canonnières turques. Ces dernières ont bombardé la gare de Braïla au moment de l'arrivée du grand-duc Nicolas; peu de dégâts et pas de morts. Les bachi-bouzouks auraient également incendié deux postes roumains.

En Asie, les opérations des Russes semblent se concentrer sur Kars; selon ces derniers, le général-major Louis Melikow aurait mis en déroute huit bataillons turcs et une batterie se rendant de Kars à Erzeroum et fait un grand nombre de prisonniers. Selon les Turcs, une colonne ennemie de 12,000 hommes aurait été repoussée en essayant de passer un défilé à l'est de Kars, et deux assauts des Russes sur Kars leur auraient causé des pertes considérables.

Nous attendrons la confirmation ou le démenti de ces événements.

Nous n'avons nous-mêmes encore rien reçu de nos envoyés spéciaux. Comme nous le faisons remarquer dans notre dernier numéro, nous ne pourrions, vu la distance, suivre les événements qu'à quelques semaines près. Nous n'en sommes donc encore aujourd'hui qu'aux préparatifs et aux faits épisodiques.

Le départ d'une batterie de montagne à Constantinople et le *Chargement des canons Krupp* donnent une idée de l'animation qui règne sur tous les points militaires de la capitale de l'empire ottoman, où, comme à Moscou, l'on a le plus grand patriotisme et la plus grande confiance dans le succès des armées.

L'enterrement d'un cosaque est une scène des plus touchantes et des plus lugubres. Le grave pope bénit le corps au moment où ses compagnons le déposent dans le sein de la terre boueuse et neigeuse, le piquet de soldats qui lui rend les derniers honneurs porte le capuchon sur le képi en signe de deuil, ce qui lui donne l'aspect monastique des frères de la dernière heure, qui, en Italie, assistent à toutes les funérailles.

Le cosaque du Don, son armement, son harnachement, est un type pris sur nature par M. Kauffmann, grâce à l'obligeance d'un capitaine de cosaques du Kouban de la garde impériale. Ce costume se compose d'une lévite rouge descendant jusqu'à mi-jambe et galonnée de jaune, d'une capote bleu de Prusse ouverte en triangle sur la poitrine, rehaussée d'un collet d'astrakan gris, et de deux cartouchières à douze tubes chaque; le ceinturon est argenté, le pantalon bleu est recouvert par des bottes molles. La coiffure est le schapska d'astrakan noir à fond rouge et à galons jaunes. L'armement consiste en une carabine bronzée système Berdan, enfermée la plupart du temps dans un fourreau de peau de chèvre noire, en un kinjal, couteau damasquiné enfermé dans une gaine de maroquin cerclée de métal blanc ou d'argent, que le cosaque porte sur le devant de la ceinture, en un sabre ou schaska à lame damasquinée également et ayant un fourreau analogue au kinjal.

Le cosaque ne porte pas d'éperons, il est constamment armé d'un fouet, ou knout, à lanière en cuir roide terminée à son extrémité par une sorte de patte également en cuir, et s'en sert pour exciter son cheval, dont le harnachement est très-simple. Il n'a qu'une bride; la selle est formée d'un coussin carré en peau noire imitant le velours; les étriers, en acier, sont très-larges, placés de telle façon que le cavalier s'y tient presque debout. Le cheval est petit, dur à la fatigue, sobre et capable des plus longues courses.

Le cantonnement de Kalasash, qui termine notre série, est, en ce moment encore, encombré par les troupes russes, à cause de sa proximité du Pruth. C'est un simple village, boueux, fangeux, dont les habitations ressemblent beaucoup aux étables de nos fermes; c'est là que, sous la neige, ont été cantonnées, l'hiver der-

nier, les premières troupes qui viennent de franchir la frontière. C'est improprement qu'on a dit : le camp de Kischeneff, le camp de Kalasash, etc., la température rigoureuse de ces contrées n'aurait pas permis l'usage des tentes, et les soldats étaient encore trop heureux de s'enfourer sous la paille de ces masures.

Le nouveau Tunnel du Mans

DÉJÀ bien avant la guerre de 1870, de grands travaux avaient été entrepris au Mans pour établir une communication directe entre la vieille ville et la nouvelle cité. Au moyen âge, la capitale du Maine se composait seulement de l'enceinte fortifiée entourant la colline escarpée que domine la cathédrale Saint-Julien, et au pied de laquelle coulent les eaux profondes de la Sarthe. Successivement, la ville s'augmenta des nombreuses constructions qui s'élevèrent dans la plaine; malheureusement, les communications étaient des plus difficiles pour aller d'un bout à l'autre de la cité; à peine les piétons pouvaient-ils gravir péniblement les rues tortueuses et escarpées sillonnant les flancs de la colline, que les voitures étaient obligées de contourner en prenant des détours interminables. Déjà, sous le règne de Louis-Philippe, pour obvier à ces inconvénients, on avait percé un passage souterrain sous la colline; mais cet ouvrage, mal établi, où les terres, soutenues seulement par de minces charpentes en bois, s'éboulaient souvent, mal éclairé, et où les malfaiteurs se donnaient rendez-vous, fut promptement reconnu inutile et comblé. Cependant ce projet de communication ne fut pas abandonné et, sous l'Empire, la ville décidait qu'une nouvelle tranchée à ciel ouvert, pour éviter les éboulements, et dont les côtés seraient solidement étayés en maçonnerie, serait pratiquée sur l'emplacement de l'ancien tunnel. La guerre de 1870, durant laquelle la ville du Mans fut particulièrement obérée par l'occupation allemande, arrêta les travaux à peine commencés. Après la paix, ils furent repris et, dans quelques mois, cette nouvelle voie de communication sera livrée à la circulation publique. On assure qu'à cette occasion la ville du Mans doit donner des fêtes splendides dont le *Monde illustré* sera heureux de faire connaître les magnificences à ses lecteurs.

Les travaux de Montmartre

PARIS est une véritable ville magique par la rapidité et la splendeur de ses transformations; notre génération a vu découper en tranches la vieille cité et surgir au milieu des rues étroites et sombres les voies aérées qui la traversent de part en part; elle a vu semer partout les arbres verdoyants et les riantes fleurs dans les squares éparpillés sur toute sa surface; elle a vu surgir les rochers et les sources abondantes, couler de nouvelles rivières dans les parcs et les bois d'alentour, pour la plus grande facilité des communications, pour la grande joie des promeneurs. Encore quelques mois, et le plus riche monument de Paris, le théâtre d'or, comme disent les petits enfants, dont une demi-montagne gênait la vue, apparaîtra dans une perspective digne de lui; encore quelques mois, et, partant de la Madeleine et passant par la Bastille et Saint-Germain-des-Prés, on pourra faire le tour de Paris en faisant son tour de boulevard. Encore quelques mois, et ce champ poudreux et nu qu'on appelle le Champ-de-Mars, qu'un rêve lointain nous montre comme le réceptacle des arts et des productions universelles, redeviendra le rendez-vous des peuples. Enfin, sur cette butte crayeuse où passaient naguère quelques chèvres, où s'ébattaient les gamins et où, dans de tristes jours, se dressait la gueule des noirs canons, encore quelques mois, et l'on verra s'élever une belle silhouette de basilique surmontée de la croix protectrice. Nous avons montré l'activité parisienne dans tous les travaux cités plus haut; il n'en est pas pourtant de plus curieux ni de plus difficiles que ceux de ce dernier monument, que nous publions aujourd'hui. Avant de sortir de terre, les fondations de l'immense cathédrale auront l'importance de la construction extérieure. Puisse l'idée qu'elle représente s'enraciner de même dans le cœur de Paris!

M. le général Forgeot

VENDREDI dernier, 4 mai, est mort à Arcachon le général de division Forgeot, grand-croix de la Légion d'honneur, ancien commandant du 10^e corps.

C'était un de nos meilleurs généraux d'artillerie. Sa carrière a été des plus brillantes et des mieux remplies.

Voici en quelques mots ses états de services : Sorti dans un très-bon rang de l'École d'application de Metz, en 1830, il était déjà capitaine d'artillerie en 1837. Il fit partie, de 1840 à 1842, de l'armée d'Afrique, où il fut remarqué et apprécié de ses chefs. Il était colonel lorsque éclata la guerre d'Orient, et fit, à ce titre, la campagne de Crimée. Commandant la réserve de l'artillerie, à la bataille de l'Alma, le colonel Forgeot eut une large part au succès en parvenant à placer ses batteries sur des positions qui semblaient inaccessibles.

A Inkermann, il dirigea aussi notre artillerie, et le général Bosquet se plut à reconnaître, dans son rapport, que le brave colonel Forgeot avait rendu les plus grands services en éteignant absolument le feu des canons russes. Son rôle fut encore plus glorieux à la bataille de Traktir, où il commandait encore nos batteries. Cette fois, il fut cité à l'ordre de l'armée, et l'opinion publique lui attribua le gain de la bataille.

Nommé bientôt après général de brigade et commandant de la Légion d'honneur, il commanda successivement l'artillerie à Lyon et à Rennes.

Le général Forgeot fit la campagne d'Italie en qualité de commandant de l'artillerie du 1^{er} corps. Il se distingua surtout à Solferino, où, selon le rapport officiel, il parvint à arrêter, par un feu bien dirigé, les colonnes autrichiennes qui menaçaient de nous séparer de l'armée piémontaise.

Le titre de grand officier de la Légion d'honneur et de commandant de l'artillerie de la garde impériale furent la récompense de ses services pendant la campagne d'Italie. Il conserva cette position jusqu'en 1861. Nommé, à cette époque, général de division, il devint membre du comité d'artillerie et inspecteur général de son arme. C'est dans ces laborieuses occupations que le surprit, en 1870, le décret qui le nomma commandant de l'artillerie de l'armée du maréchal de Mac-Mahon. S'il fut moins heureux dans cette guerre que dans celles d'Italie et de Crimée, il n'en fut pas moins courageux et habile.

Président du comité d'artillerie en juin 1871, il ne quitta ce poste qu'en 1873, pour devenir commandant du 10^e corps. C'est là qu'il a senti les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Dès qu'il vit qu'il ne pourrait plus monter à cheval, il se crut obligé de se démettre de son commandement. Le maréchal de Mac-Mahon voulut du moins honorer sa retraite en le nommant grand-croix de la Légion d'honneur. C'était la digne récompense de près de cinquante ans de services rendus à la France.

Monument commémoratif de Lunéville

LE monument commémoratif élevé sur la place du Centre, à Lunéville, a été livré, le 6 avril, aux regards du public. Ce monument, destiné à rappeler le souvenir des victimes de la guerre de 1870, a été exécuté, à la suite d'un concours public, d'après les dessins de M. Jules Reboul, architecte à Paris. Le plan de ce monument, conçu d'après une idée très-ingénieuse, affecte la forme de la croix de Lorraine. La base de cette croix se compose de socles figurant des pierres tumulaires, sur lesquelles sont gravés les noms de ceux qui ont succombé. Au centre, s'élève une pyramide monolithe dont le milieu est orné d'une guirlande de feuilles de chêne réunie par une tête de lion, et, au sommet, se trouve sculptée la croix de Lorraine. Sur les socles, à droite et à gauche de la pyramide, sont assises les statues en marbre blanc des villes de Lunéville et de Sarrebourg, dues au remarquable talent de M. Pètre. Ces deux statues, sous une forme gracieuse, traduisent avec une grande vérité les funestes événements qu'elles sont destinées à perpétuer. Leur attitude digne et résignée, le désespoir peint sur leurs traits, expriment d'une façon saisissante la situation douloureuse d'une séparation cruelle imposée par un sort implacable.

Ce monument est d'un aspect sévère et imposant et fait le plus grand honneur à ses auteurs. Sauf les deux statues, il est entièrement taillé dans le granit des Vosges, et tous ceux qui connaissent les difficultés d'un pareil travail ne peuvent que féliciter M. Collin, d'Épinal, de les avoir si heureusement surmontées. — J. L.

LES DIEUX QU'ON BRISE

A SAINT-RÉNÉ TAILLANDIER
de l'Académie Française

L'aigle plane à travers l'immensité des cieux.
Soudain, à l'horizon clair et silencieux,
Le soleil monte, et l'aigle, étendu dans l'espace,
Regarde le soleil paisiblement en face.
L'univers disparaît : il n'entend rien. D'en bas
Arrivent des bruits sourds qu'il ne distingue pas ;
Les pâtes, répandus au hasard dans la plaine,
Lance et au roi de l'air leurs cris de fureur vaine ;
Le fleuve suit son cours immuable en grondant ;
La guerre vers le ciel jette son cri strident ;
L'oiseau chante, le pré verdit, la fleur se penche...
L'aigle seul, immobile en l'immensité blanche,
Demeure suspendu, comme si rien n'était,
Entre le sol qui parle et le ciel qui se tait,
Et méprisant le monde et sa voix ridicule,
Regarde fixement le soleil qui nous brûle.

Ainsi pour le penseur de la foule insulté :
Le soleil qu'il contemple a nom : la Vérité,
Et, comme l'aigle, il a sa vision profonde.
Que lui font donc les cris de menace du monde ?
La Vérité sublime à ses regards a lui,
Et les vaines clameurs ne vont pas jusqu'à lui.

ALBERT DELPIT.

7 mai 1877.

COURRIER DU PALAIS

Une assurance sur la vie. — Une loi spéciale, s. v. p. — Le banquier militaire. — Formalités préalables. — C'est juste mais rigoureux. — Rage de plaider. — Les symptômes. — Violation de domicile. — La cliente d'un agent d'affaires. — J'ai la clef dans ma poche. — Temps perdu pour tout le monde.

Il y a longtemps que je n'ai eu l'occasion de vous parler des assurances, et je m'en étonne, car les procès ne sont pas rares dans cette spécialité ; mais je suis si distrait ! Du reste, celui que je vous raconte aujourd'hui n'est pas précisément nouveau, car le tribunal civil de la Seine a rendu son jugement il y a juste deux ans, mois pour mois. La cour vient de confirmer ce jugement qui me fait dire, une fois de plus, qu'une législation spéciale est absolument nécessaire pour sauvegarder les intérêts des assurés et même les intérêts des compagnies qui ne prospéreront jamais en France tant qu'on ne pourra pas appliquer à ces différends des dispositions créées en vue des stipulations de ce genre. Oui, le tribunal a bien jugé, puisqu'il a appliqué la lettre des conventions ; mais il est bien regrettable que ces conventions-là, partant d'un principe tout nouveau, surtout dans notre pays, ne soient pas soumises à une réglementation qui en assure l'équité complète.

M. Demorieux, garde national au Mans, a contracté en 1865 avec la Compagnie anglaise le *Gresham*, qui a une succursale en France, une assurance aux termes de laquelle, moyennant une prime annuelle de 2,200 francs, une somme de 150,000 francs devait être payée à sa mort à ses héritiers. M. Demorieux était banquier au Mans, rien de plus naturel que cette stipulation. La guerre éclate, M. Demorieux est garde national sédentaire, puis il passe dans le corps des éclaireurs de la Sarthe, qui était sous la dépendance du commandant de la garde nationale. Enfin, ces compagnies d'éclaireurs étant dissoutes, le banquier devenu militaire est nommé lieutenant dans le corps des francs-tireurs manœuvres. Il est frappé de deux balles à l'attaque d'un village du département oc-

cupé alors par les Prussiens. Il succombe, et la Compagnie ne paye pas les 150,000 francs, s'appuyant — et à bon droit — sur les articles de la police d'assurance qui, si le risque augmente, impose à l'assuré l'obligation d'en faire la déclaration et d'obtenir préalablement une annexe à sa police moyennant un surcroît de prime et ce, à peine d'annulation de la police. « La police ne devient pas nulle, dit un article suivant, si l'assuré, étant requis, en qualité de garde national sédentaire, de faire un service d'ordre public dans le département où il a son domicile, meurt par suite de ce service. »

Mais vous avez bien lu, la patrie est en danger, l'ennemi s'avance, les hommes de bonne volonté et les hommes surtout qui connaissent le pays, deviennent de précieux défenseurs ; la guerre coupe les communications ou du moins les rend plus difficiles, il faut écrire à Londres, il faut recevoir la réponse, il faut que votre demande d'annexe à la police trouve l'actuaire-gérant de la Compagnie prêt à signer, il faut le temps de fixer le supplément de prime, il faut que la réponse arrive sans accident, sans erreur, sans fausse direction, quand l'ennemi couvre toutes les routes... Ou bien alors, on fait ce qu'a fait ce galant homme mort si glorieusement, on part avec cette angoisse au cœur que, si la mort vous atteint, vos précautions de père de famille, ou de fils soutien de ses ascendants, ou de mari qui va laisser une veuve, que ces précautions seront inutiles et que votre mort c'est la ruine de ceux qui vous sont chers et qui doivent vous survivre !

Et voyez ! quoi de plus facile de prévoir ces circonstances de force majeure, on peut bien, je crois, les appeler ainsi, et imposer aux assureurs de se contenter, en pareil cas, d'une déclaration avec engagement formel de payer le supplément de prime devant un magistrat, devant un notaire, devant une autorité quelconque ? Dans cette circonstance, c'est là l'obstacle ; dans cent autres espèces, l'obstacle est différent et n'en a pas moins, en équité, les plus tristes conséquences. La cour, comme je vous l'ai dit, vient de confirmer le jugement.

Sait-on jamais bien par quelle succession d'idées nuageuses et saugrenues un plaideur arrive parfois à exposer devant un tribunal un préjudice dont il se croit victime et pour lequel il demande une réparation pécuniaire ? Ce serait là une recherche pénible qui toucherait à la psychologie dans le domaine des infiniment petits, c'est une prétention qui cristallise, comme disait Stendahl, qui arrive à l'idée fixe et qui, de déductions en déductions, grossit, prend des forces imaginaires et vient s'épanouir devant les juges avec une conviction que rien ne peut plus ébranler, pas même une décision contraire. Le délire de persécution observé par les aliénistes ne procède pas autrement.

Voici un plaideur, un ancien huissier pourtant, qui, entraîné par cette ardeur, est allé jusqu'à imputer à son adversaire un fait délictueux, une violation de domicile. Il s'était porté partie civile, demandant au ministère public de requérir l'application de la peine édictée par la loi, plus 500 francs de dommages-intérêts. Violation de domicile ! à cette qualification, voici un entrepreneur qui tremble en venant s'asseoir sur le banc des prévenus. A-t-il bien dormi la nuit précédente ? c'est douteux ; il a rêvé gendarmes, menottes et cachots. « Je suis un paisible locataire, s'écrie le plaignant, l'ex-huissier ; j'occupe depuis quatre mois un petit appartement dans une maison de la rue de la Santé, et je n'ai pas d'autre domicile, et voilà qu'un matin de la semaine dernière, en m'éveillant, au petit jour, je vois tomber sur mon lit un plâtras, deux plâtras, trois plâtras ; puis le vent pénètre dans la chambre par une vaste ouverture qui va toujours s'élargissant sous la pioche de monsieur que voilà ; il enlevait le toit ! Je me lève, je lui fais des représentations, il me rit au nez. Je vais chez le commissaire de police, que je ne trouve pas ; je reviens, et mon logement n'existait plus, et la maison n'existait plus, elle était démolie ! Mes meubles avaient été enlevés et housculés. »

Le prévenu répond qu'il a été chargé par le propriétaire de la maison — bâtie sur le terrain d'autrui, par parenthèse — de la démolir et d'en enlever les matériaux ; il n'en sait pas davantage. Quant à la toiture, il n'a pas eu besoin de la pioche pour l'enlever, elle était en papier ; quant aux meubles, ils consistaient dans un grabat, une vieille commode, une armoire plus ancienne qu'antique, et un morceau de vieille ferraille.

— Eh ! qu'importe, s'écriait le plaignant :

Mon verre est tout petit, mais je bois dans mon verre.

C'est mon domicile que cette maison couverte en papier ; ce sont mes meubles que ce grabat, cette armoire, cette commode et cette ferraille ! Je suis chez moi, et la preuve, c'est que j'ai encore les clefs dans ma poche.

Et l'ancien huissier tire en effet de sa poche et s'obstine à faire passer au tribunal deux clefs que rassemble un anneau brisé en cuivre.

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'un fou rire s'empara de l'auditoire à cette démonstration qui rappelle le Picard dont la maison brûlait. Mais l'auditoire n'a qu'à se hâter de reprendre haleine, il n'est pas au bout. L'entrepreneur assure qu'il n'a même pas vu le plaignant, il n'a vu qu'une dame qui est venue lui faire des reproches. — Et quelle était cette dame ? — L'entrepreneur ne sait qu'une chose, c'est qu'elle sortait de la maison. — C'était une cliente qui venait me consulter, car je suis agent d'affaires, dit le plaignant. — Comment ! vous donnez des consultations à cinq heures du matin ?

L'auditoire se tient les côtes et verse de véritables larmes.

— Payez-vous un loyer ? demande M. le président. — Sans doute, répond le juriconsulte matinal. — Avez-vous des quittances ? — Non. Je fais les affaires de mon propriétaire ; il y a compte à faire entre nous. — Mais alors comment se fait-il qu'il ait donné l'ordre de démolir la maison sans vous prévenir, sans vous donner congé ? — Ah ! c'est que ça n'est pas lui ; il était forcé de rendre le terrain ; il a vendu les matériaux à un autre.

Et puis c'est au tour de M^e Quignard, qui plaide la cause de son client en faisant les plus courageux et les plus louables efforts pour garder son sérieux ; et puis le tribunal entend la défense de l'entrepreneur présentée par M^e Lucien Blin, qui ne peut résister au plaisir de lancer quelques traits acérés sur la clientèle de l'agent d'affaires ; et puis un jugement qui, sur les réquisitions du ministère public, acquitte l'entrepreneur et condamne la partie civile aux dépens.

Et il n'y a pas de jour où les quatre chambres correctionnelles ne perdent en moyenne deux bonnes heures à écouter des causes de cette importance et de cette gravité.

PETIT JEAN.

SALON DE 1877

II

MM. de Neuville. — Detaille. — Dunray. — Berns-Belloucour. — Castellani. — Protos. — Yon. — Le Sénéchal. — Lépine. — Thiollot. — De Mortemart. — Humbert.

Monsieur de Neuville a l'art d'attirer et de retenir le public ; il possède à un haut degré le secret d'intéresser la foule, qui, avec lui, comprend d'un coup d'œil, devine de suite, sans délibérer, de quoi il s'agit. Aussi, l'on jouit de ses tableaux sans fatigue pour l'esprit, sans torture pour l'imagination. C'est là un privilège rare, et pour un qui s'énonce simplement et avec clarté, beaucoup, comme M. Lesrel, dans les *Horreurs du pillage*, ou comme M. Weerts, dans la *Légende de saint François*, et M. Lehoux, dans le *Martyre de saint Etienne*, malgré un luxe excessif d'efforts énormes, de tentatives gigantesques, nous trouvent absolument impassibles et froids, parce qu'ils laissent notre esprit en suspens sur ce qu'ils ont prétendu formuler. Pousser de grands cris, faire de grands gestes et ne prouver rien, mieux vaut cent fois ne point bouger et se taire. Et puis les compositions de M. de Neuville sont en même temps très-vraies dans leurs détails et très-vraisemblables dans leur ensemble. Ainsi, je ne sais si l'artiste a assisté à tout ce qu'il nous montre, j'ignore s'il s'est mêlé aux combattants de la *Dernière cartouche*, de *Villers-sawel*, de la *Voie ferrée*, s'il a pris part à la lutte dont la gare de Styring fut le théâtre, ou s'il a vu quelque chose de pareil ; mais cela n'est pas douteux, on incli-



1. Cheval du cosaque et son harnachement. 2. Selle. 3. Kiajal (poignard). 4. Pistolet. 5. Carabine (système Berdan). 6. Sihaska (sabre).

LA GUERRE. — Type de cosaque de la garde impériale. — Son équipement. — (D'après nature, par M. P. Kauffmann.)



Jules pt. VIE.

J. ANSSEAU. sc.

SAINT SÉBASTIEN ET L'EMPEREUR MAXIMIEN HERCULE

TABLEAU DE M. J. BOULANGER

Dessin de M. Lavée — Gravure de M. Anseau

nerait à le croire, tant ses tableaux expriment l'accent de la réalité, tant les épisodes qu'ils représentent semblent avoir été saisis, copiés sur le vif. Et la preuve qu'ils sont marqués fortement de l'empreinte du vrai, c'est qu'il s'en dégage de tous les coins le sentiment du danger qui plane sur les personnages. A les regarder, on ne se prend jamais à sourire. Non, la guerre représentée de la sorte ne semble pas un jeu d'enfant, une parade de cirque. Peu de cadavres encore pourtant et peu de blessés, cinq ou six çà et là; mais la fusillade crépite de partout à la fois, on est au cœur même du combat, on croit ouïr l'incessant sifflement des balles, on se sent comme enveloppé d'un souffle de mort, et si la lutte se poursuit quelque temps ainsi acharnée, combien peu de ceux que nous voyons là agissant, allant, courant, reviendront sains et saufs! On s'intéresse plus aux vivants qu'aux morts; un monceau de tués impressionnerait moins que cette poignée de braves gens qu'environnent tant et de si graves périls.

M. de Neuville intitule son tableau de cette année : *la Passerelle de la gare de Styring; — bataille de Forbach*. Nous sommes sur la voie ferrée dont la tranchée s'enfoncé à gauche et traverse diagonalement la toile pour s'abaisser et se perdre dans le cadre, au premier plan, à droite. De hautes maisons la dominent. L'ennemi occupe en force ces maisons. L'y joindre, l'en déloger n'est pas facile : il faudrait franchir d'abord la passerelle qui enjambe la tranchée sur deux piles, à droite, au deuxième plan, à quoi on s'est essayé déjà, mais vainement, comme en témoignent les cadavres de chasseurs qui jonchent les marches de la passerelle. Sur le tablier, à travers la balustrade, on distingue aussi un officier roide mort. Au premier plan, vers la droite, des chasseurs embusqués derrière un wagon de marchandises, ripostent à l'ennemi fortement retranché dans les logis d'en face et tirant sans relâche par toutes les fenêtres; un homme d'équipe s'est joint aux nôtres; ancien soldat, sans doute, il a tenu à faire sa partie dans le terrible concert. Un bataillon d'infanterie débouche vivement par la gauche; dépassant un train de marchandises qui l'abritait, il le contourne, se lance à l'assaut de la passerelle, et, malgré la furie des balles, sourds au danger, les héroïques fantassins courent à découvert, — inutile courage, hélas! — entraînés par la voix, le geste et l'exemple de vaillants officiers. Montés l'un et l'autre sur le marche-pied d'un wagon, le colonel du régiment qui entre en ligne et un chef de train, celui-ci donne à celui-là des renseignements locaux; s'aidant d'une lorgnette, le colonel sonde au loin l'espace. Sur le devant du tableau, un peu à gauche, un sapeur de chasseurs, blessé mortellement, se traîne à plat ventre, péniblement, sur le sol criblé de projectiles; ici, des sacs, des bouts de rails, une barrique, des objets divers; là, un cheval tué; tout à fait dans l'angle un cadavre d'homme; enfin à l'horizon, quel contraste! un vert coteau qu'inonde la chaude lumière d'un beau jour d'été.

Qu'ajouterai-je à cette description certainement exacte? Que dire à présent? Faut-il louer la composition qui, bien entendue, originale et clairement agencée, s'explique naturellement, sans effort, au premier regard? Faut-il déclarer la facture solide, vive et nourrie, les attitudes fermes et dégagées, le détail adroit et curieux, l'ensemble émouvant? En même temps, signalerai-je un peu d'éparpillement dans les notes lumineuses, de la dureté, parfois, dans la touche, quelque tendance à la hâte de finir, l'égalité rougeâtre de la coloration? Quoi encore? Mais ne poursuivons pas davantage, ne poussons point plus avant, il faut borner son discours, et je termine en disant que le peintre, à tout prendre, vient d'augmenter son œuvre d'une pièce non moins réussie que les précédentes, qui comptera même parmi ses plus ingénieuses et ses plus poétiques.

Des sujets militaires! C'est ceux qui proviennent du chevalet de M. Detaille, qu'on peut rechercher aussi avec confiance; ils promettent toujours à nos yeux un plaisir certain, à notre esprit l'occasion d'une sérieuse étude. Plus de liant dans le pinceau, une observation plus fine et plus pénétrante des hommes et des choses, des types plus distincts et plus divers, une couleur plus souple et plus vraie, un dessin plus châtié, plus intime et plus littéral, voilà en quoi M. Detaille l'emporte sur M. de Neuville. Mais à son tour, celui-ci mène mieux un drame, conduit plus vivement, d'une main plus ferme, d'un trait plus crâne une scène d'énergie,

une action rude et violente. Pour tout dire, l'un et l'autre font mouvoir les mêmes acteurs avec des qualités différentes et une supériorité presque égale, de façon à satisfaire les regardants difficiles, les artistes et les connaisseurs.

Salut aux blessés! tel est le titre du cadre de M. Detaille. Sur une route défoncée par la pluie et vaseuse s'avance une colonne de prisonniers blessés, masse brune, silencieuse, escortée de deux ou trois cavaliers, se dirigeant un peu de trois quarts du fond vers l'angle à droite; à gauche, un général à cheval, accompagné d'officiers de son état-major, d'une berge en relief sur la route, assiste au défilé. Tous se découvrent devant ces victimes du dernier combat. Ce groupe est de profil, sauf un officier montant un cheval blanc et deux cuirassiers de l'escorte qui se voient de dos au premier plan. A droite, couronnant la berge opposée de la route, de l'infanterie — des mobiles — au repos; derrière, le terrain monte en pente, taché de troupes disséminées, avec des constructions au sommet; à gauche, au fond, de l'artillerie; ciel gris, pluvieux, bas, rayé à l'horizon d'une éclaircie livide. Eh bien, ce tableau est excellent. Pour en signaler toutes les parties réussies à souhait, il faudrait tout citer peut-être. Les poses, les physionomies, les expressions pour la vérité et la variété; pour la précision, le dessin; pour l'unité et la justesse, le coloris, ne sauraient, je crois, être mieux. L'ensemble force l'attention, le détail charme les regards. En un mot, la critique ne trouve rien de grave à reprendre à cette peinture délicate et savante, d'un art accompli, rien, non, rien, si ce n'est le sujet qui, d'un avis unanime, je n'en dis pas davantage, n'a pas été choisi, lui, avec un tact merveilleux.

Un autre peintre de soldats, plein de talent, c'est M. Dupray. Ses *Grandes manœuvres d'automne* montrent bien des qualités, et des meilleures. Le sujet est ingénieusement imaginé, mis en scène avec esprit. Que de plaisantes figurines en maint endroit! Comme chacune a un air de vie et de réalité! Et la couleur est exacte, et l'effet est vif, amusant, et le dessin des corps s'est glissé en piquants à peu près sous tous les uniformes. Certes, M. Dupray me semble destiné à parcourir une jolie carrière, surtout s'il parvient à déchaîner sa peinture et à l'envelopper dans une facture solide et liée. Je n'en doute pas, le jour où il peindra avec la précaution nécessaire, il obtiendra, lui aussi, des succès éclatants et sans conteste. Pour prédire à M. Berne-Bellecour la même fortune, il suffit de lui souhaiter le retour de la veine trop tôt perdue de son *Coup de canon*. Que de chemin parcouru depuis, mais à reculons, en tournant le dos à l'art! Quant à M. Castellani, Dieu nous préserve à l'avenir de ses toiles vastes, inutiles, peu et mal remplies! M. Protais n'a pas été, cette fois, aussi bien servi que de coutume par ses qualités, qui sont réelles et nombreuses, et dans le *Passage de rivière*, et dans *Avril 1870*, l'on cherche en vain l'auteur heureux de plus d'une œuvre légitimement applaudie et fêtée. Ceci dit, je lui tends cordialement la main, loin de lui jeter des pierres, car on doit espérer qu'il prendra promptement le dessus. On remonte de plus bas.

Mais quittons les sujets militaires, et, sans nous arrêter précisément aujourd'hui aux paysages, signalons néanmoins ceux de M. Yon. L'artiste voit juste, peint franchement, sans malice, les motifs qui veulent bien poser devant lui. Il suit sa nature, qui est bonne. J'aime principalement son *Bas-de-Villiers*. Avec des tableaux conçus dans ce caractère, travaillés d'un pinceau sincère, on éveille sûrement l'attention autour de son nom, l'on conserve la place honorable prise à ses débuts. La *Falaise* de M. Le Sénéchal est aussi une agréable chose. Il y a beaucoup de grandeur dans ce petit cadre. Je félicite, en outre, M. Lépine pour ses *Bords de la Seine à Saint-Denis*, auxquels on ne saurait dénier sans injustice un coloris très-fin, une harmonie douce, aimable.

J'ai rencontré également une *Plage de Villerville* et une *Entrée du port de Honfleur* que distingue un mérite sérieux. Ces tableaux sont de M. Thiollot, peintre de talent, laborieux, fécond même, auteur de beaucoup de toiles estimables, mais peu gâté par le succès public. Avec un moindre bagage combien se sont frayés un beau chemin! Que voulez-vous? Tout le monde n'est pas né sous une étoile favorable. Enfin, je n'aurai garde non plus d'oublier le *Chemin creux* et les *Chevreaux à la reposée*, du baron de Mortemart. Ce sont des morceaux fort agréables. Bien doué, l'artiste choi-

sit avec clairvoyance ses sujets et les traduit patiemment et avec bonheur; il étudie attentivement la nature, cette généreuse et inépuisable conseillère, et tire bon profit, les preuves sont là, des leçons qu'il en reçoit.

M. Humbert expose une toile où il a représenté *Jésus pardonnant à la femme adultère*. A demi dépouillée de ses vêtements, courbée sous le repentir, la coupable est à genoux, à la droite du Christ. Celui-ci, debout, la main levée, semble parler à ceux qui accusent la malheureuse et la veulent accabler. La tonalité de ce tableau a beaucoup de puissance et de douceur en même temps. La lumière ne se distribue pas encore très-logiquement; mais on est touché de l'ensemble des tons, et l'harmonie, en somme, est distinguée et charmante. D'autre part, le torse de la femme offre des passages d'un modelé souple et d'une délicatesse singulière. A la bonne heure, voilà qui va à merveille et nous promet un ensemble digne des suffrages compétents lorsque l'œuvre sera achevée. Je dis « lorsque l'œuvre sera achevée ». En effet, il saute aux yeux les moins connaisseurs que nous avons ici seulement une ébauche, un travail préparatoire, une sorte d'acheminement. C'est ce qui explique l'insuffisance des ajustements, la faiblesse souvent surprenante des mains, des têtes, des pieds, imperfections peu notables, défauts sans conséquence, diront les amis du peintre, mais que ne sauraient cependant protéger d'une juste critique, si l'artiste n'y mettait bon ordre, la plus belle, la plus exquise, la plus suave coloration du monde. La couleur! que de misères, pourtant, on couvre parfois de son nom! Aussi, nous remettons notre appréciation au temps où nous verrons l'œuvre de M. Humbert dans sa forme définitive, quand l'artiste l'aura vraiment conduite à son dernier degré d'achèvement. Jusque-là, il faut s'abstenir de tout commentaire. Si heureux qu'en soient les commencements, si bien préparée que l'œuvre paraisse, nul ne peut prévoir les surprises de la fin.

OLIVIER MERSON

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA COMIQUE : *Bathyle*, opéra-comique en un acte, de M. E. Blau, musique de M. William Chaumet (4 mai). — BOUFFES PARISIENS : *le Sabbat pour rire*, opérette en un acte, de M. Chauvin, musique de M. Raspail (2 mai); *l'Ascenseur*, opérette en un acte, paroles et musique de M. Henry Raymond (2 mai); *l'Opposonax*, opérette en un acte, de MM. Nutter et Busnach, musique de M. Léon Vasseur (2 mai); *En maraude*, opérette en un acte, de M. Emile Mendel, musique de M. Kitting (2 mai).

Il y a quelques années, mourait à Paris un M. Cressent, dont le nom restera désormais en grand honneur parmi les musiciens.

M. Cressent, passionné dilettante, a laissé par testament un capital dont les intérêts doivent être dévolus à celle des directions théâtrales qui jouera l'opéra d'un compositeur désigné après concours.

Le premier lauréat couronné a été M. William Chaumet, et son opéra, intitulé *Bathyle*, vient d'être chanté à l'Opéra-Comique.

Mais autant nous applaudissons aux généreuses intentions du donateur, autant notre foi est tiède à l'endroit des résultats que donnera le tournoi poétique et musical institué par lui. En matière de théâtre, les jurys voient faux et apprécient souvent les choses tout de travers, parce qu'ils n'ont pas sous la main la vraie balance. Ce n'est pas assis devant une table que l'on peut juger une pièce qui aura sa physionomie définitive sur les planches seulement, et éclairée au gaz.

Le poème de *Bathyle* (j'ai dit « poème ») aura ébloui ces messieurs par la richesse de ses rimes, aussi par l'élégance peu commune du style. Le sujet en est pourtant assez indigent en tant qu'il est fable dramatique, et il tiendrait en trois couplets de romance.

La scène se passe dans la Grèce antique.

1^{er} couplet. — Bathyle est un jeune esclave, élevé par le poète Anacréon avec la tendresse et les soins d'un père.

2^e couplet. — Mais Bathyle s'éprend de Mythila, ce qui attire sur lui la colère d'Anacréon, et lui vaut d'être chassé de la maison. Dans son désespoir, il s'empoisonne.

3^e couplet. — Anacréon, au regret de sa brutalité, invoque le secours de Cupidon, priant ce dieu tout-puissant de ressusciter Bathyle. Le miracle s'accomplit, et Bathyle devient l'époux de Mythila.

La partition est aussi écrite avec soin, qualité qui séduit toujours un jury; mais la vie, le mouvement, l'accent dramatique y font quelque peu défaut. C'est une musique grise, couleur à la mode parmi la jeunesse musicienne, et que, par malheur, le public s'obstine à ne pas adopter. On l'obtient d'ailleurs aisément par les procédés de Schumann et des autres rêveurs de... là-bas.

Il n'est pas à dire cependant que quelques pages de la nouvelle partition n'aient pas été remarquées comme tranchant heureusement sur l'ensemble, qui a été trouvé monotone et languissant. Nous citerons particulièrement un air à boire, une romance d'un tour élégant, chantée par Mythila, et encore certaines parties du duo d'amour.

Les interprètes ont nom Barré (Anacréon); M^{lle} Ducasse (Bathyle) et M^{lle} Egenschenc (Mythila). Ils se sont montrés pleins de dévouement pour l'œuvre et ses auteurs.

— Quatre premières représentations en une soirée! Cela est peu ordinaire; encore qu'il y ait un précédent. En effet, le 3 juillet 1833, les Bouffes-Parisiens donnaient pour leur inauguration, dans leur petite salle de l'avenue Marigny: *Entrez, messieurs, mesdames!* prologue en vers de Méry; puis trois saynètes de M. Offenbach: *la Nuit blanche; les Deux aveugles et Arlequin barbier.*

Voilà donc que ces mêmes Bouffes, par une sorte de retour de jeunesse, en reviennent aux « spectacles coupés, » et nous convient à l'audition de quatre opérettes nouvelles. Mais ce ne sera là, croyez-le, qu'une fantaisie passagère, les auteurs n'ayant guère la main aux petites pièces depuis que le public n'a de goût que pour les longues histoires racontées en trois actes.

Nous perdrons notre latin, et puis notre français, qui nous est encore plus indispensable, si nous entreprenons de démontrer à cet entêté de public qu'il se trompe, que, s'il voulait encourager une restauration de l'ancienne saynète délurée et sans façon, il y trouverait son plaisir comme au temps de gaie mémoire où il se pâmail à *Croquefer, Tromb-at-Cazar,* et à *Ba-ta-Clan.*

D'ailleurs, notre thèse serait mal appuyée par l'exemple du spectacle actuel des Bouffes, qui n'a point provoqué d'immenses éclats de rire.

La soirée a commencé par une paysannerie de la plus mince importance. On y voit deux amoureux fatalement destinés au mariage, mais qui emploient les trente dernières minutes de leur célibat à se faire peur mutuellement sous des costumes de revenants. Une musiquette assez coulante accompagne cette petite farce qui a nom *le Sabbat pour rire.*

Ensuite est venu *l'Ascenseur.* On y a ri, voilà tout ce que j'en sais, car il me serait bien impossible de raconter la pièce fidèlement et d'en reconstituer le scénario. Qu'importe, d'ailleurs; le dialogue a de la bonne humeur et les couplets finissent tous en pointe, sur une musique facile et sans prétention.

Le trait le plus amusant est celui de ce propriétaire mélomane qui a adapté à son ascenseur un mécanisme jouant *la Valse des roses*, de Métra. La machine monte et, arrivée au premier, fait entendre la fameuse valse à plein orchestre. A l'étage d'au-dessus, loué moins cher, la moitié des instruments se tait; au troisième, nouvelle économie de son; enfin, au quatrième, ce n'est plus qu'un modeste solo de clarinette.

L'Opoponax, qui était la pièce de résistance, n'a pas été aussi goûté. Dans le dîner à quatre plats qu'on nous a servi, le rôti a donc paru moins bien fricoté que l'entrée. La matière en était bonne cependant; mais la sauce est trop longue et pas assez salée.

Je ne sais, par exemple, comment je me suis égaré dans ces comparaisons culinaires; l'opoponax

ne se mange pas, il se flaire; c'est un parfum, et, dans la pièce, il aide une jeune modiste à suivre à la piste un séducteur dont elle parvient à faire un mari. On ignorait que Jenny l'ouvrière fût armée de ce nez révélateur, organe infailible qui fait la réputation des bons chiens de chasse.

La partition improvisée par M. Vasseur contient plusieurs petits morceaux agréablement tournés, entre autres le duo de l'escarpolette.

En maraude est (paroles et musique) une bouffonnerie à toute outrance. Un apothicaire de Bondy, pour faire peur aux voleurs, a posé dans son jardin deux bonshommes de paille représentant des dragons en sentinelle. Mais de véritables dragons, parfaitement vivants, et qui le prouvent, se substituent aux mannequins et viennent manger le dîner de l'apothicaire, puis séduire sa fille et sa servante.

Tout le personnel des Bouffes a donné dans cette soirée laborieuse: Daubray, Scipion, Pescheux, M^{me} Preilly, M^{me} Stuart, et encore le jeune ténor Jannin, dont on a goûté le talent élégant dans trois rôles différents.

ALBERT DE LASALLE.

BÉATRIX

(Suite)

ROLAND, de sa fenêtre, n'avait rien perdu de cette scène bizarre, et, voyant la jeune fille à moitié cachée et pour ainsi dire confondue avec les branches de l'arbuste qu'elle enveloppait de ses bras, il passa la main sur son front et ses yeux, doutant encore s'il était une jeune fille occupée de sa fleur favorite, ou une sœur remplie pour sa compagne de prévenances et d'attentions affectueuses.

Cette scène gracieuse ne dura qu'un instant. Soit que le docteur Rapaccini éprouvât le besoin d'aller respirer un air plus pur que celui du jardin, soit qu'il eût achevé son travail journalier, soit enfin qu'en levant les yeux il eût aperçu la figure du jeune étranger, il prit le bras de sa fille et s'éloigna avec elle.

La nuit était presque arrivée. Des exhalaisons accablantes s'élevaient des plantes et pénétraient dans la chambre par la fenêtre ouverte. Roland la ferma, se mit au lit, et ne tarda pas à s'endormir d'un profond sommeil. Il rêva d'une fleur et d'une jeune fille; mais leur image confondue flottait confusément dans sa pensée. La vierge et la plante se présentaient toujours à lui sous leur double forme, offrant à la fois leur image séduisante et pleine d'un étrange péril.

Il y a, dans la lumière du matin, une influence qui rectifie les écarts d'imagination ou les erreurs de jugement, auxquels l'esprit se laisse plus volontiers aller à l'heure du crépuscule ou dans l'obscurité de la nuit, ou bien encore aux rayons fantastiques de la lune. Le premier mouvement de Roland, en s'éveillant, fut de courir à sa fenêtre et d'explorer du regard le jardin qu'il avait vu dans ses songes si fertile en événements mystérieux. Il fut surpris et un peu honteux de trouver combien tout était simple et naturel au lever du soleil, et de n'avoir sous les yeux qu'un jardin comme tous les autres. Les lourds et tristes rêves s'enfuyaient à tire d'aile comme les vapeurs légères du matin aux premiers baisers de l'aurore, et les rayons joyeux du matinal visiteur, donnant à chaque fleur rare sa forme et sa couleur ordinaire avec plus d'éclat, faisaient étinceler la rosée dans le calice des fleurs ou suspendue aux feuilles des arbres.

— Ma foi, songea-t-il, je ne sais quelles divagations ont troublé ma cervelle hier. La fatigue du voyage à sans doute été la cause de ces illusions passagères. Je ne puis que me réjouir d'avoir eu le bonheur inestimable de trouver, au milieu de cette cité stérile de pierres brûlantes, une oasis de verdure et de fleurs. Elle parlera pour moi un langage symbolique dont je chercherai la clef, et, à toute heure du jour, je serai en communication directe

avec la nature. Il est bon de temps en temps de reposer ses yeux fatigués par l'étude, de fermer le livre qui endort la pensée, pour écouter le bruit du vent dans les arbres et les chants des oiseaux. Peut-être, ajouta-t-il avec un soupir, regretterai-je moins amèrement Naples, son soleil et sa mer d'azur.

Il ne voulait pas se l'avouer à lui-même, mais ce qui l'attirait à sa fenêtre était une fleur qui n'était plus dans le jardin. Il entendait encore vibrer à son oreille l'écho du nom de l'amoureuse du Dante: Béatrix, Béatrix, Béatrix! et, s'il ne le prononçait pas à voix haute, c'est qu'il l'entendait mieux ainsi.

Il s'attendait d'un moment à l'autre à la voir apparaître sous les trèfles du portail sculpté, mais cette espérance ne fut pas réalisée. Ni la silhouette noire du docteur Giacomo Rapaccini, ni sa brillante fille n'étaient alors visibles, de sorte que l'esprit de Roland resta dans le doute, et il ne put déterminer la part de la réalité et celle de son imagination en travail, mais il se sentait disposé à tout voir sous un jour plus raisonnable.

Lassé par une attente prolongée, sollicité par l'appétit d'un estomac de vingt ans, il quitta son poste d'observation et descendit pour explorer la ville qu'il n'avait fait que traverser la veille. Sur les indications de la vieille Lisabetta, il se rendit au café de l'Académie, centre de réunion des étudiants de l'Université; il dîna à une petite table du jardin, sous les orangers en fleurs, en se disant qu'après tout il n'était pas à Padoue pour un jour, et qu'il aurait plus d'une fois l'occasion de voir Béatrix, l'adorable fille du docteur Rapaccini.

Après avoir pris une tasse de café à la glace, Roland songea que son père lui avait remis en partant une lettre de recommandation pour le docteur Pietro Baglioni, un de ses plus anciens amis, savant distingué et professeur de médecine à l'Université de Padoue. Il se présenta donc pour lui rendre ses devoirs.

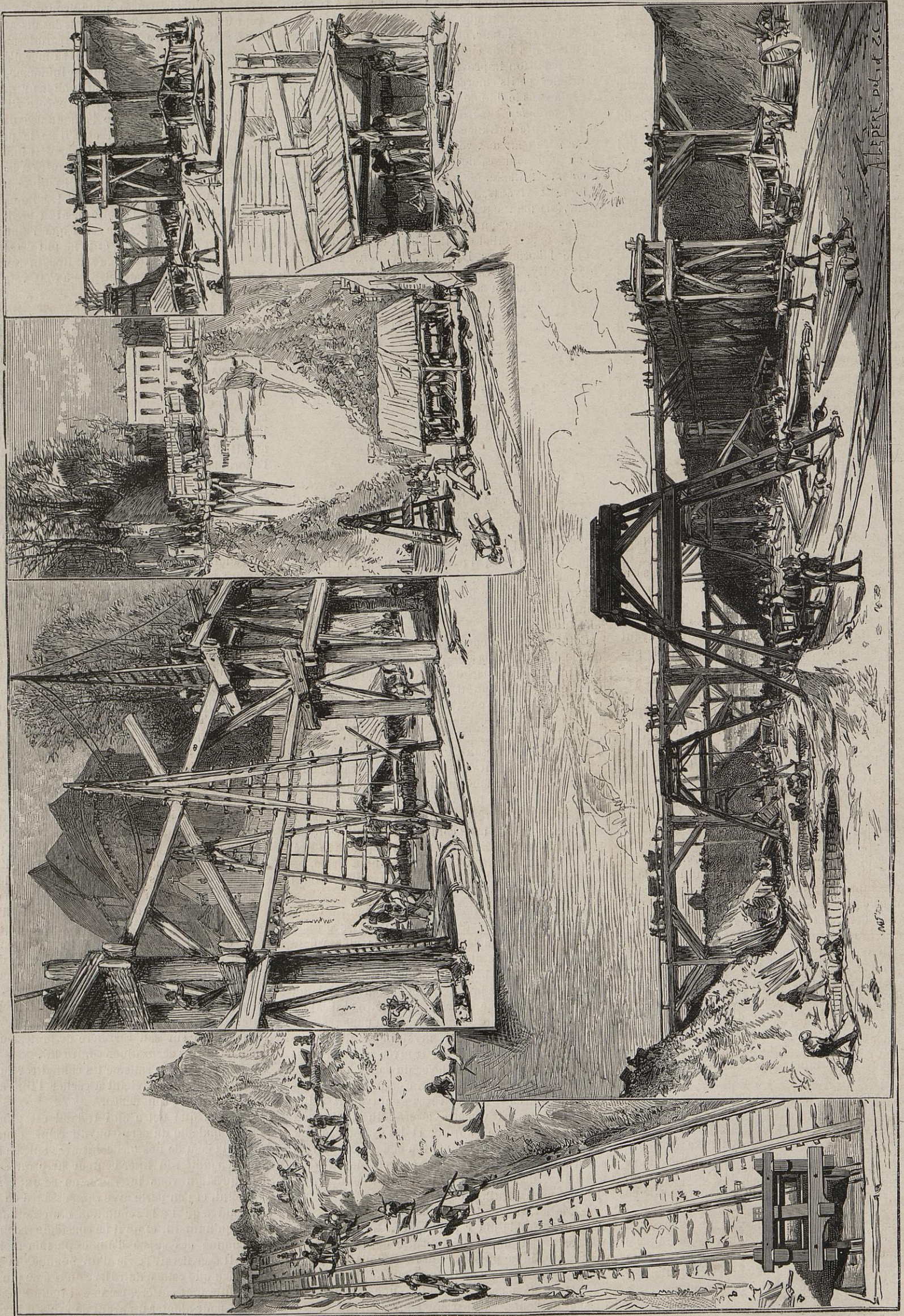
Le docteur Baglioni était un homme d'une cinquantaine d'années, d'un heureux caractère, et les riches couleurs de la santé, épanouies en vermillon sur ses joues, donnaient encore à son accueil plus de franche cordialité. Il retint l'étudiant à dîner. La gaieté de son humeur, sa conversation familière en faisaient un joyeux convive, et sa verve devint intarissable dès qu'ils eurent vidé deux bouteilles de vin de Toscane. Roland, obéissant à la sollicitation d'une pensée secrète, et pensant que deux médecins de la même ville ne devaient pas être étrangers l'un à l'autre, saisit l'occasion de nommer le docteur Rapaccini, mais la réponse de son hôte ne fut pas aussi cordiale qu'il l'avait espéré.

— Il ne conviendrait pas à un maître dans l'art divin de la médecine, dit froidement le professeur Baglioni avec un sourire ironique, de ne pas rendre un légitime hommage à la science de l'homme éminent dont vous venez de prononcer le nom; mais je me ferais un scrupule de conscience de donner à un jeune homme comme vous, le fils d'un vieil ami, une idée fautive sur un homme qui peut tenir un jour votre vie ou votre mort entre ses mains. Pour l'honneur de la vérité, je dois déclarer que l'honorable docteur Rapaccini n'a pas de rival, — en faisant toutefois une seule exception, — non seulement à la Faculté de Padoue, mais encore dans toute l'Italie. Cependant il y aurait bien des objections à faire sur son caractère de professeur, et il existe de graves accusations contre lui.

— Me sera-t-il permis de les connaître? demanda le jeune homme, cherchant à cacher l'intérêt qu'il attachait à cette confidence.

— Est-ce que notre ami Roland est atteint de quelque maladie du corps ou du cœur, pour qu'il s'inquiète déjà de nos médecins avec tant de sollicitude? répondit son interlocuteur avec un sourire. Si la question vous intéresse, en ce qui concerne Rapaccini, et j'en parle avec connaissance de cause, vous saurez qu'il a la réputation d'un homme plus savant qu'humain, et qu'il ne considère ses malades que comme des sujets d'études plus ou moins curieux. Il sacrifierait la vie d'un homme, la sienne aussi bien que celle d'autrui, ce qu'il a de plus cher, l'humanité tout entière, comme il tuerait une grenouille, pour ajouter un grain de sable à la montagne de ses connaissances.

— Alors, dit Roland à ces paroles qui évoquaient



PARIS. — État actuel des chantiers de la butte Montmartre pour les travaux de fondation de l'église du Sacré-Cœur. — (D'après nature, par M. Lepère.)

la figure froide, méditative et purement intellectuelle de Rapaccini, c'est un homme terrible, à fuir comme la peste. Et cependant, honorable professeur, vous lui accordez un noble caractère. Y a-t-il beaucoup d'hommes qui poussent l'amour de la science à ce point d'abnégation du monde et de soi-même?

— A Dieu ne plaise, répondit le docteur Baglioni d'un air visible de contrariété, à moins qu'ils n'aient des idées plus saines sur l'art de guérir que celles de Rapaccini. Jeune disciple, reprit-il après une pause, en replaçant son verre sur la table, la théorie qu'il professe publiquement est que toutes les vertus médicales appartiennent aux poisons que nous appelons végétaux. Il possède un jardin dont il cultive les plantes de ses propres mains, et on prétend qu'à force d'expériences par les combinaisons des substances vénéneuses, il est parvenu à obtenir des poisons d'une puissance à laquelle ne peuvent pas même être comparés les poisons les plus violents élaborés par le travail de la nature. Je concède volontiers que le docteur Rapaccini n'emploie qu'avec une certaine mesure l'arme terrible dont il est le maître, car au moyen de ses redoutables secrets, il pourrait anéantir une ville entière pour satisfaire un caprice, si cette fantaisie entrait dans sa tête. De temps en temps, il a effectué ou paru effectuer des cures difficiles, que l'étrangeté même des moyens a rendues plus merveilleuses encore. Mais si vous

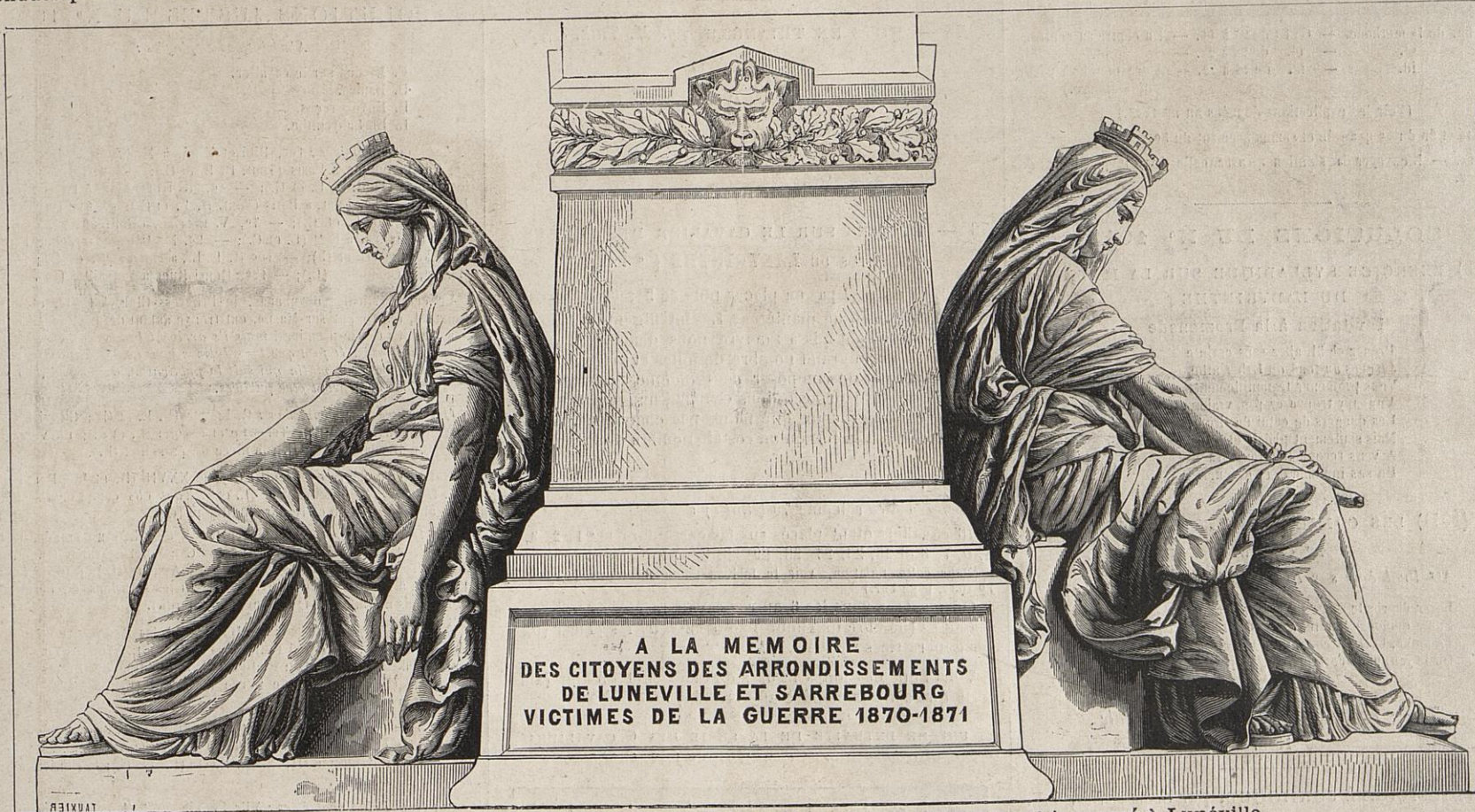


Le général d'artillerie FORGEOT,
décédé le 4 mai.

voulez là-dessus mon sentiment particulier, seigneur Roland, ces sortes de succès ne me paraissent pas devoir mériter grande confiance; le hasard y est souvent pour beaucoup, et il faudrait également tenir un compte rigoureux des insuccès de ses tentatives, qu'on peut considérer justement comme le fruit de ses propres œuvres, pour juger avec impartialité la valeur et les résultats d'une telle méthode.

Roland ne crut cependant pas devoir accepter sans réserve les opinions du docteur Baglioni, malgré le respect et l'autorité qu'elles méritaient. Il savait que les doctrines contraires des deux éminents professeurs les mettaient souvent aux prises et qu'ils vivaient sur pied de guerre. Les appréciations du docteur Baglioni n'étaient peut-être que la conséquence de leurs luttes à l'Université, et, sans doute, Rapaccini avait eu l'avantage, car l'amertume des paroles de son adversaire trahissait plutôt un vaincu qu'un triomphateur. Au reste, si le lecteur a la moindre envie de connaître le fond de la question et de décider par lui-même, il pourra trouver certains mémoires en lettres gothiques, précieusement conservés dans la vénérable poussière des archives de l'Université de Padoue.

— Très-docte professeur, reprit Roland après quelques instants de réflexion, il ne m'appartient pas de vous contredire. J'ai souvent entendu répéter à mon père que les maîtres des poisons n'étaient pas nombreux. Parmi les noms qu'il citait comme des au-



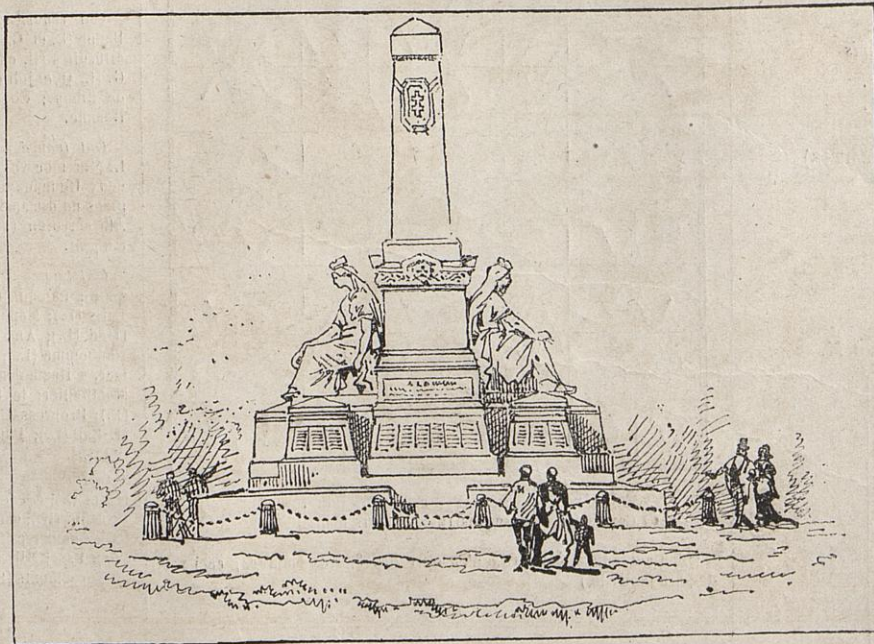
SARREBOURG ET LUNÉVILLE. — Statues du monument récemment inauguré à Lunéville.

torités, j'ai retenu le vôtre et celui du docteur Rapaccini à Padoue, sans parler de certains savants indiens qui possèdent des secrets dont ils gardent la clef.

— On peut en dire autant de Rapaccini. Il imite les prêtres égyptiens; loin de vulgariser ses découvertes, il affecte de les cacher, et le mystère dont il s'entourne n'est pas une des moindres causes de son prestige.

— Il me serait difficile d'apprécier jusqu'à quel point il pousse l'amour exclusif de son art; mais ce qui est de mon ressort et ce que je sais bien, c'est qu'il possède un objet du plus haut prix pour lui: il a une fille.

— Ah! ah! s'écria le professeur en riant avec toute l'expansion de sa bonne humeur, voilà donc révélé le secret de notre ami Roland. Vous avez aussi entendu par-



Ensemble du monument de Lunéville. — (D'après les croquis de M. Lévy.)

ler de la fille de Rapaccini, dont le nom seul met la folie dans la tête de tous les jeunes cavaliers de Padoue, bien qu'il n'y en ait pas six qui aient eu la faveur de voir les traits de son visage.

— Je l'ai vue, moi, dit Roland avec une nuance d'intime orgueil, en apprenant qu'il avait joui de ce rare privilège.

— Alors il vous sera certainement agréable d'avoir quelques détails sur le compte de la signorina Béatrix, et je regrette de n'avoir que peu de choses à vous apprendre. J'ai entendu dire que, jeune et belle, comme le dit la renommée, Rapaccini l'a si profondément instruite dans les sciences naturelles, qu'elle ne serait pas indigne d'occuper une chaire à l'Université. Peut-être son père lui destine-t-il la mienne.

(A suivre.)

CHARLES JOLIET.

Nous avons reçu les envois suivants

Clodion (D.); Courrot; Jul-Lub-Per; Pyrrhus (14 ans); cercle Musical d'Aubenas (M. Pol-Ygraphe. Charmant); H. Rue.

P.-L.-B. SABEL.

Le n° 1048 contiendra dix problèmes, le n° 1049 les solutions du n° 1046.

Le numéro du Journal de Musique de cette semaine contient avec le texte la musique suivante :

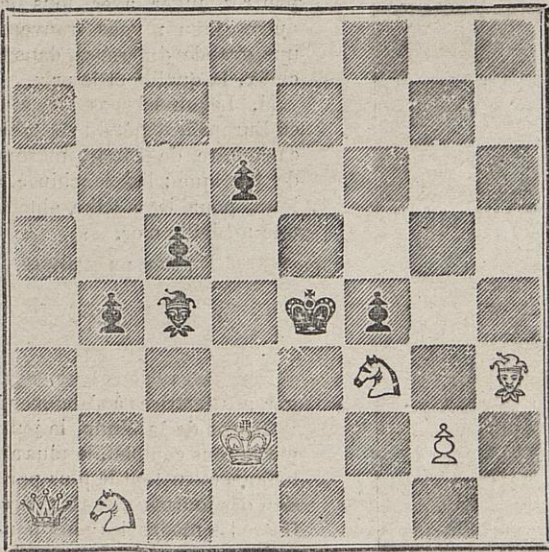
- Valse n° 5, musique de Weber.
- Voici le soleil! mélodie, musique d'Alfred Duchesne.
- La Chemise d'un homme heureux, fabliau, paroles et musique de M^{me} Amélie Perronnet.
- Bamboche, polka, musique de Peeter Tril's.

Le numéro : 40 centimes (13, quai Voltaire).

Succès de J. Klein : M^{lle} Printemps, Fraises au Champagne, Passa, Cérise Pompadour, valse; Peau de Satin, Truite aux Perles! polkas

ECHECS

PROBLÈME N° 653, COMPOSÉ PAR M. CHOCHOLOUSCH



Les Blancs font mat en deux coups
Solution du problème n° 653

- | | |
|--------------------------|-----------------------|
| 1. T 6 F, échec | 4. R 5 D (A) |
| 2. T 3 D, échec | 2. R 5 R |
| 3. T 4 D, échec | 3. R pr. T (meilleur) |
| 4. P 3 R, échec | 4. R 5 R (meilleur) |
| 5. R 2 R | 5. C 4 C (1) |
| 6. C 6 D, échec | 6. C pr. C (meilleur) |
| 7. C 7 CR | 7. P 3 R (2) |
| 8. C 8 R | 8. C pr. C (meilleur) |
| 9. T 4 F, échec | 9. P pr. T |
| 10. F 6 F, échec et mat. | |

(1)

- | | |
|--|----------------|
| 6. T 5 F | 5. P 5 D |
| 7. R 2 F ou F 6 FD échec, et mat au 9 ^e coup. | 6. ad libitum. |

(2)

- | | |
|-------------------------|----------------|
| 7. T 4 F | 7. P 5 D |
| 9. F 6 F, échec et mat. | 8. ad libitum. |

(A)

- | | |
|----------------------|------------|
| 2. T 6 D éch. déc. | 1. R 4 C |
| 3. T pr. P, échec | 2. R 4 F |
| 4. T pr. échec, etc. | 3. R pr. T |

Solutions justes : MM. Louis de Croze; Quéval.
PAUL JOURNOUD.

LES POMPES DE JARDIN

Chaque année, le retour du printemps nous ramène au jardin; c'est d'abord l'aubépine en fleurs, puis les lilas, puis les roses, etc. Mais comme le disait un poète rustique :

- « Dans un jardin, un arbrisseau
- « Pour croître a besoin de culture.
- « Par un travail toujours nouveau
- « L'homme seconde la nature.

C'est cette belle, cette riche nature qu'il faut quelquefois aider et seconder, aussi bien lorsque tout frémit au jardin sous les rayons brûlants d'un soleil de mai que quand ce même soleil dore les épis verts et les doux fruits. Donc ce qu'il faut avoir comme auxiliaire au printemps, à l'été, à l'automne, c'est une bonne pompe de jardin, une de ces pompes élégantes, solides, légères et coquettes, comme on les rencontre chez MM. Moret et Broquet, qui seuls ont le secret de la construction de cet utile et intéressant appareil.

Nous recommandons les Déjeuners particulièrement, du Grand-Hôtel : 4 fr., vin, café et liqueurs compris. Diners de la Table d'hôte à 6 fr., vin compris. Cette table d'hôte est la mieux servie de Paris. Les personnes qui n'habitent pas le Grand-Hôtel sont admises à ces deux tables.

RÉGÉNÉRATEUR
DES CHEVEUX DE
M^{me} S. A. ALLEN

A acquis une immense réputation en Angleterre et en Amérique. Il ne peut pas manquer de rendre aux cheveux gris la couleur de la jeunesse. — Nouvelle vie, Croissance et Beauté. Se trouve chez les Coiffeurs et Parfumeurs. Entrepôt: 37, Bd. Haussmann, Paris.

CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
C^{ie} Coloniale
ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, rue de Rivoli, n° 132
DANS TOUTES LES VILLES
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

10^e année.
LE MONITEUR
DE LA BANQUE ET DE LA BOURSE
Paraît tous les Dimanches
EN GRAND FORMAT DE 16 PAGES
Résumé de chaque Numéro :
Bulletin politique. — Bulletin financier.
Bilan des établissements de crédit.
4 fr. Recettes des ch. de fer. Correspondance étrangère. Nomenclature par des coupons échus, des appels de fonds, etc. Cours des valeurs en banque et en bourse. Liste des tirages. Vérifications des n° sortis. Correspondance des abonnés. Renseignements.
PRIME GRATUITE
Manuel des Capitalistes
4 fort volume in-8°.
PARIS — 7, rue Lafayette. 7 — PARIS
Envoyer mandat-poste ou timbres-poste.

La Vie prolongée. LE FER BRAVAIS (FER DIALYSÉ) guérit radicalement : Anémie, Chlorose, Débilité, Consumption, Faiblesse. 13, r. Lafayette et pharm. Broch. f°.

CACHEMIRE DE L'INDE p^r Robes, seul dépôt en Europe, l'Union des Indes, 1, r. Auber.

BÈGUES L'INSTITUTION DES BÈGUES DE PARIS
Ouv. e. u. c. u. r. s. le 14 m. il.
Écrire à MM. CHERVIN, 90, avenue d'Eylau.

ANTI-GOUTTEUX BOUBÉE SIROP VEGETAL DÉPURATIF
Depuis 50 ans soulage instantanément, éloigne et guérit
accès de GOUTTE et RHUMATISMES. Toutes Pharmacies.
Mémoire médical gr^{at} et f^{co}. S'adr. Dépôt gén^{ral} 4, r. de l'Échiquier, Paris

LE JOURNAL DES TIRAGES FINANCIERS
(7^e année) Rue de la CHAUSSEE-D'ANTIN, 18, Paris.
Propriété de la Société Française Financière (anonyme) au capital de Trois Millions
Est indispensable aux Capitalistes et aux Rentiers.
Paraît chaque dimanche. — 16 pages de texte.
Liste des anciens tirages.
Renseignements impartiaux sur toutes les valeurs.
ABONNEMENTS : **3 FR. PAR AN**
Paris et Départements
Abonnement d'essai : 3 mois, 1 fr.
L'ABONNÉ D'UN AN reçoit EN PRIME GRATUITE
un beau **PORTEFEUILLE FINANCIER**
avec un Traité de Bourse de 200 pages.

Annonces de MM. les Officiers ministériels

AVENUE DE L'OPÉRA DEUX LOTS DE TERRAIN à vendre à l'amiable.
Le 1^{er} de 312^m env. avec 15^m de façade sur l'avenue; le 2^e de 423^m env., à l'angle de l'avenue et de la rue des Pyramides. Façade de 31^m env. sur ces deux voies.
S'ad. aux not. : M^{rs} Pean de St-Gilles, r. de Choiseul, 2; Martin Deslandes, 1, pl. Boieldieu; Cocteau, 37, r. de Lille; et à M. Tronquois, architecte, 8, av. Percier.

HOTEL RUE P^{tes}-ÉCURIES, 48
Cour, jardin, conten. : 634 m., libre de location, A ADJ^{er}. sur une ench., en la chambre des notaires de Paris, le 29 mai 1877. — Mise à prix : 250 000 fr.
S'adr. à M^e COURILLON, notaire, 6, rue de Hanovre.

Très-bien au parc des Princes, commune de Bonnel **HOTEL** logée, rue de la Tourelle, 7, à 5 minutes du chemin de fer d'Anteuil. Jardin anglais. Conten. : 1,700 m. env., A ADJUGER, sur une ench., en la ch. des notaires de Paris, le mardi 15 mai 1877.
Mise à prix : 65 000 fr.
S'ad. à M^e Sorbet, notaire, Faub.-Montmartre, 4.

RUSSES ET TURCS

LA GUERRE D'ORIENT

Illustrations des meilleurs Artistes

DEUX LIVRAISONS PAR SEMAINE

La quatrième Livraison est en vente chez tous les Libraires et Marchands de Journaux, à Paris et dans les Départements.

TOUS LES QUINZE JOURS, UNE SÉRIE : 40 CENTIMES

La Livraison, 10 centimes.

La Série, 40 centimes.

EAU DE ZÉNOBIE SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX, Meguin, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, TRONCET, 17, r. de Buci; FAX, 9, r. de la Paix.

MACHINE A PLESSER
A TUYAUSER, b. s. g. d. g.
Système Jeansanne
perfectionnée par CRESPIN AINÉ

MACHINES A COUDRE
tous systèmes, garanties
deux ans.

CRESPIN AINÉ
de Vidouville (Manche), dem^r à Paris, 11, 13, 15, b^d Ornano
MÉNAGE, TOILETTE, etc. — En Province les MACHINES à coudre, MACHINES à plessier et à tuyauser sont expédiées à moitié paiement. A Paris on donne de plus grandes facilités. Envoi gratis et franco la brochure explicative.

VEND A CRÉDIT

L'ANISINE-MARC Ce célèbre antinévralgique russe du Dr JOCHELSON est un produit hygiénique d'une innocuité parfaite, qui fait disparaître en moins d'une minute les plus fortes douleurs névralgiques, migraines, maux de dents nerveux, etc., etc. — Prix : 5 fr., et par la poste franco : 5 fr. 50. Exiger la signature en russe pour éviter les contrefaçons.
Dépôt général, 39, rue Richer, Paris. — Se vend partout.

BIBLIOGRAPHIE

Notre-Dame de Paris, de Victor Hugo, nouvelle édition illustrée, tome I. — Un beau volume in-4° de 310 pages. — Chez tous les libraires.

Le tome premier de la nouvelle édition illustrée de *Notre-Dame de Paris* est aujourd'hui en vente, et il est certain que, pour le choix, le nombre et la beauté des gravures, cette édition du chef-d'œuvre de Victor Hugo égale, si elle ne dépasse la publication du plus grand luxe et du plus haut prix.

Il suffira de citer les noms des principaux artistes qui ont illustré *Notre-Dame de Paris* pour donner une idée de ce magnifique premier volume, qui ne contient pas moins de 150 dessins, exécutés par les plus habiles graveurs, Méaulle et Pannemaker fils en tête.

De Victor Hugo lui-même, il y a trois dessins originaux : *la Muraille de Philippe-Auguste*, *Orient et Renaissance*. — Brion a dessiné les grands types du roman : *la Esmeralda*, *Quasimodo*, *Gringoire*, *Jehan*, *la Sachette*, etc. ; de Lemud et Foulquier, les grandes scènes : *l'Enlèvement*, *la Ronde de nuit*, *le Supplice du fouet*, *Paquette et son enfant*, *les Égyptiennes*, *le Pilon*, etc. — Signalons encore *le Souper de Gringoire*, de Tony Johannot, *la Cour des Miracles*, de Jacque, et les figures fantastiques de Vierge : *les Trois rois de Bohême*, *Jupiter-Giborne*, *le Recteur sur sa mule*, etc.

Le vieux Paris du quinzième siècle revit tout entier dans les vues à la fois pittoresques et exactes de Daubigny, Méryon, Hoffbauer, H. Scott, etc. ; et l'éminent restaurateur de Notre-Dame a donné lui-même quatre beaux dessins de l'ancienne cathédrale.

Nous empruntons à *Notre-Dame de Paris* un brillant et charmant dessin d'Émile Bayard, gravé par Méaulle, *la Esmeralda et Fleur-de-Lys*.



La Esmeralda et Fleur-de-Lys.

Gravure extraite de NOTRE-DAME DE PARIS de Victor Hugo. — Nouvelle édition illustrée.

MODES NOUVELLES

La bise semble avoir regret de nous quitter; cependant la mode s'accroît de jour en jour davantage; les tissus brochés et damassés font prime en ce moment et tiennent le haut ton de la mode élégante.

Tous les tissus exotiques ont, sur les tissus de Lyon, l'avantage d'être très-souples et de pouvoir se laver facilement.

Ils se font dans tous les genres : unis, rayés, à dessins de toutes sortes, en coté, à jour, etc., etc.

Comme prix, ils sont bien plus avantageux que nos tissus de soie, et, pour vous en donner la comparaison, je vous engage, chère lectrice, à demander la collection d'échantillons de M. Lehoussel, rue Auber, 1, Paris, que vous pourrez juger avec tous les autres tissus; vous trouverez une grande différence dans le choix, la qualité et le prix.

M. Lehoussel possède seul en Europe le dépôt du véritable cachemire de l'Inde, marque de fabrique : lisière chinée à jour, pour lequel il a obtenu une médaille d'or.

ÉLISE DE MARCOLS.

Nous ne saurions trop engager nos lectrices à s'abonner à la *Revue de la Mode*, le journal le plus complet, le plus artistique et surtout le plus parisien des journaux de ce genre. Outre les modes les plus nouvelles communiquées par les premières maisons de Paris, les dames trouveront dans la *Revue de la Mode* tous les genres d'ouvrages à l'aiguille, qui leur permettront d'occuper agréablement leurs loisirs, et des chroniques, nouvelles et romans dont elles pourront sans crainte permettre la lecture à leurs enfants. — Bureaux : 13 et 15, quai Voltaire.

Les modistes et les couturières y trouveront les modèles les plus nouveaux.



HORTICULTURE — BASSE-COUR

JOURNAL LA MAISON DE CAMPAGNE
(DIX-HUITIÈME ANNÉE)

Journal illustré des châteaux, des villas, des petites et grandes propriétés rurales

INDICATION DES TRAVAUX DE JARDINAGE ET DES SEMIS, CHAQUE MOIS. — ARBORICULTURE. — CULTURE DU POTAGER. — SERRES CHAUDES ET TEMPÉRÉES. — DESCRIPTION DES FLEURS ET FRUITS NOUVEAUX. — PLANTES D'APPARTEMENT. — SOINS À DONNER AUX ANIMAUX DOMESTIQUES POUR CHAQUE SAISON. — OISEAUX DE BASSE-COUR ET DE VOLIÈRE. — ACCLIMATATION. — ABEILLES. — PISCICULTURE. — EMBELLISSEMENT DES JARDINS. — MODÈLES DE CONSTRUCTIONS CHAMPÊTRES. — PLANS DE JARDINS. — CONNAISSANCES UTILES. — RECETTES DE MÉNAGE, ETC.

Paraît tous les 15 jours : 16 pages et plusieurs gravures sur bois par numéro. Un an, SEIZE FRANCS.

DOUZE MAGNIFIQUES AQUARELLES par an, de plans de jardins, de villas, de basses-cours, etc. etc.

TROIS PRIMES GRATUITES POUR L'ANNÉE 1877, RENDUES À DOMICILE FRANCO DE PORT
1^o Mois d'octobre, novembre, et de décembre, gratuitement; 2^o un joli couteau de jardinage à 3 lames : écussonnoir, greffoir et serpette, ou au choix, un joli sécateur en acier poli, pour dames; 3^o 15 paquets de graines de fleurs ou de légumes nouveaux. — Envoyer un mandat-poste de 16 fr. (plus un franc pour le port des primes) à M. Edouard LE FORT, Directeur du Journal, 233, r. du Faubourg-St-Honoré, à Paris. — (Pour les États de l'Europe, 18 francs.)
Prière d'indiquer, en adressant l'abonnement, dans quel journal on a lu cette annonce.

Nous engageons nos lecteurs qui veulent souscrire aux émissions, à consulter le *Moniteur de l'Épargne*, journal financier hebdomadaire qui étudie consciencieusement les affaires offertes au public, 31, place de la Bourse.

Envoi de numéros sur demande affranchie.

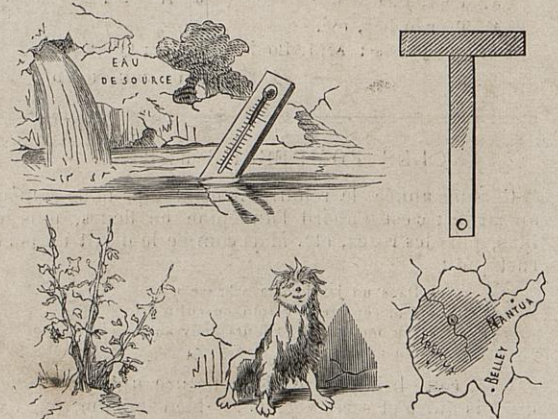
CRISTAL CHAMPAGNE Th. R et C^{ie}, 44, rue Lafayette.

JARDIN D'ACCLIMATATION — BOIS DE BOULOGNE
Entrée: Semaine, 1 fr.; Dimanche, 50 c.
Concerts Dimanches et Jeudis, à trois heures.

Le directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. BOURDILLIAT, 13, QUAI VOLTAIRE.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

La différence est grande, si l'on compare une gravure du quinzième siècle aux merveilles des graveurs du jour.

Ont deviné le dernier rébus : MM. G. Brissard, à Orléans; G. de P., à Vitry-le-François; le cercle d'Amplepuis.